

MADAME CAMPAN

A une époque où l'air de la reine Hortense est redevenu populaire, on lira peut-être avec intérêt quelques détails sur la femme distinguée qui, après avoir servi Marie-Antoinette, et tout imbue encore des traditions de la monarchie, prépara aux frères et aux lieutenants de César des compagnes, aux trônes nouvellement conquis des souveraines, et compta enfin, parmi ses plus brillantes élèves, cette charmante Hortense de Beauharnais, que les arts et les lettres consolèrent au milieu des revers accablants de la fortune.

Jeanne-Louise-Henriette Genet était née à Paris en 1752. Son père, commis aux finances, l'éleva avec le plus grand soin, et lui donna une instruction très-étendue. A quatorze ans, la jeune fille était excellente musicienne, traduisait à livre ouvert Dante et Shakspeare, et possédait le talent rare et charmant de bien lire. Ce talent la fit connaître; on parla d'elle à la cour et elle fut nommée lectrice des princesses, filles de Louis XV. Elle a raconté elle-même son arrivée à la cour : « La reine Marie Leckzinska venait de mourir, lorsque je fus présentée. Ces grands appartements tapissés de noir, ces fauteuils de parade élevés sur plusieurs marches, et surmontés d'un dais orné de panaches, ces chevaux caparçonnés, ce cortège immense en grand deuil, ces énormes nœuds d'épauls brodés en paillettes d'or et d'argent qui décoraient les habits des pages; tout cet appareil enfin produisit un tel effet sur mes sens que je pouvais à peine me soutenir lorsqu'on m'introduisit chez les princesses. Le premier jour où je fis la lecture dans le cabinet de madame Vic-
toire, il me fut impossible de prononcer plus de deux phrases; mon cœur palpitait, ma voix était tremblante et ma vue troublée.... »

La gaieté facile de la jeunesse revint bientôt, et, plus loin, elle raconte que se trouvant seule un jour dans une chambre qui précédait celle des princesses, elle s'amusa à tourner sur elle-même et à s'agenouiller brusquement, afin de voir se gonfler sa jupe de soie rose. Louis XV survint, la petite lectrice voulut se lever, mais elle s'embarrassa les pieds dans son grand habit, et le roi, entrant en riant chez ses filles, leur dit : — *Je vous conseille de renvoyer au couvent une lectrice qui fait des fronges.*

Les trois princesses étaient pleines d'indulgence et de bonté, la jeune fille vivait heureuse et protégée auprès d'elles, et ses talents attirèrent l'attention de la jeune dauphine, Marie-Antoinette, qui venait fréquemment voir ses tantes, et qui aimait à faire de la musique avec leur lectrice. A la cour, la faveur conduit à la fortune : mademoiselle Genet fut mariée à

M. Campan, dont le père était secrétaire du cabinet de la reine; elle fut richement dotée et obtint une place de femme de chambre de la future reine de France. On sait que dans l'ancienne monarchie ces places, qui familiarisaient avec les souverains, n'étaient données qu'à des femmes d'un rang distingué, et qu'elles étaient à la fois très-honorables et très-lucratives.

Madame Campan, attachée à la personne de Marie-Antoinette, assista de près à ce règne si brillant de promesses au début, et qui devait se terminer au fond d'un abîme. Elle connut bien l'épouse infortunée de Louis XVI, et voici le témoignage touchant et simple qu'elle lui a rendu plus tard : « J'ai beaucoup vécu; la fortune m'a mise à portée de voir et de juger les femmes célèbres de plusieurs époques. J'ai fréquenté des jeunes personnes dont les grâces et l'aimable caractère seront connus longtemps après elles. Jamais, dans aucun rang, dans aucun âge, je n'ai trouvé de femme d'un naturel plus séduisant que Marie-Antoinette; à qui l'éclat éblouissant de la couronne laissait un cœur aussi tendre; qui, sous le poids du malheur, se montrait plus compatissante aux malheurs d'autrui; je n'en ai pas vu d'aussi héroïque dans le danger, d'aussi éloquente dans l'occasion, d'aussi franchement gaie dans la prospérité. »

Pendant les premières années, la jeune femme, admise dans l'intimité de la reine, ne vit que des fêtes, n'entendit que des projets de bonheur. La princesse était aimée et elle croyait à l'éternelle durée de cet amour du peuple qui faisait sa félicité; mais au sein de la cour même, un parti détestait l'Autriche et haïssait cette reine, si Française pourtant, que l'Autriche nous avait donnée. La réputation d'une femme est aisément vulnérable; celle de Marie-Antoinette fut criblée des coups les plus perfides; la simplicité de ses habitudes, son antipathie pour l'étiquette, les grâces qu'elle accordait à quelques familles dévouées, tout servit de prétexte aux plus infâmes calomnies, jusqu'au moment où la sinistre affaire du collier vint étendre le voile funéraire sur cette reine infortunée. Dès ce moment, on la dépeignit coupable de toutes les trahisons et de tous les crimes; on détacha d'elle, par les libelles, les couplets, les attaques de toute espèce, le peuple qui l'avait d'abord comprise et aimée, et elle fut livrée sans défense à la haine de ses ennemis. On sait où cette haine la conduisit. Madame Campan, dans ses *Mémoires*, raconte, d'un style intéressant et simple, les phases diverses de cette existence; elle explique, de la manière la plus honorable, pour Marie-Antoinette, des démarches

que l'animosité avait noircies, et, tout en regrettant que la fille de Marie-Thérèse se soit dépouillée de cet extérieur majestueux qui impose à la calomnie même, elle montre combien les actions de cette malheureuse princesse étaient innocentes et pouvaient supporter le grand jour de l'examen le plus scrupuleux. Elle resta auprès de la reine jusqu'au 40 août 1792; elle fut témoin des inquiétudes, des angoisses mortelles, des humiliations sans nombre dont elle fut abreuvée; elle entendit ses tristes confidences, et la vit enfin, pour la dernière fois, prête à être enfermée au Temple, c'est-à-dire ayant déjà le pied sur la première marche de l'échafaud.

Madame Campan tenait tout de la cour, des bontés de la famille royale; elle se vit donc tout à la fois navrée dans ses affections reconnaissantes et privée de sa fortune entière. Elle n'avait pu, malgré ses prières, partager la captivité de la reine, et, comme on la savait dépositaire de ses confidences et de quelques papiers importants, elle fut dénoncée par Robespierre et allait être désignée pour l'échafaud, quand le 9 thermidor la sauva, ainsi que tant d'autres victimes. Madame Campan résolut de se dévouer à l'éducation des jeunes filles. « Un mois après la chute de Robespierre, dit-elle, je pensais qu'il fallait vivre et faire » vivre une mère âgée de soixante-dix ans, mon mari » malade, mon fils, âgé de neuf ans, et une partie » de ma famille ruinée. » Je n'avais plus au monde » qu'un assignat de 500 francs, j'avais signé pour » 30,000 francs de dettes pour mon mari. Je choisis » Saint-Germain pour y établir une pension; cette » ville ne me rappelait pas, comme Versailles, et » les temps heureux et les premiers malheurs de la » France, et m'éloignait de Paris, où s'étaient passés » nos horribles désastres et où résidaient des gens » que je ne voulais pas connaître. Je pris avec moi » une religieuse de l'Enfant Jésus pour donner la » garantie de mes principes religieux. Je n'avais pas » le moyen de faire imprimer mon prospectus; j'en » écrivis cent et les envoyai aux personnes de ma » connaissance qui avaient survécu à nos affreuses » crises. Au bout d'un an, j'avais soixante élèves, » bientôt après cent. Je rachetai des meubles, je » payai mes dettes. J'étais heureuse d'avoir trouvé » cette ressource si éloignée de toute intrigue. »

Les talents réels de madame Campan firent son succès, mais la connaissance qu'elle avait des usages de l'ancienne cour, l'urbanité de ses manières et la distinction de son langage y contribuèrent grandement aussi. Les jeunes filles qui peuplaient cette pension de Saint-Germain portaient des noms que l'histoire allait consacrer; on y voyait Hortense de Beauharnais, belle-fille d'un général corse; le Corse devint empereur et sa belle-fille reine. Emilie de Beauharnais, que l'on y remarquait aussi, s'appela plus tard madame de Lavalette. Elles avaient pour amies inséparables mesdemoiselles Auguié, l'une devint madame Ney; l'autre, madame de Broc, périt d'une manière terrible à la fleur de l'âge, en laissant un aimable et triste souvenir. Ces jeunes filles jouaient l'*Esther* de Racine, et, après l'avoir jouée entre elles, elles la représenteraient devant un public imposant, quoique bien peu semblable à cette assemblée où madame de Sévigné fut si contente d'avoir parlé au grand roi. Napoléon, alors premier consul, ses ministres, ses jeunes généraux, se trouvaient à cette

représentation; on y voyait aussi le prince d'Orange, qui sollicitait l'appui de la France pour faire revivre les droits de sa maison. Quand il entendit ces vers du chœur des jeunes Israélites :

Je reverrai ces campagnes si chères!
J'irai pleurer au tombeau de mes pères!

il ne put contenir son émotion et fondit en larmes. Le premier Consul ne fut pas touché, et il dit froidement : — Ce n'est pas la peine de se retourner. La jeune Esther ne se doutait pas qu'elle irait régner un jour sur ces campagnes si chères au prince détrôné.

Napoléon se souvint de madame Campan. Un décret, daté pour ainsi dire du champ de bataille d'Austerlitz, annonçait que l'État élèverait à ses frais les filles, les sœurs, les nièces des membres de la Légion d'honneur. Une nouvelle institution fut fondée dans l'antique demeure des Montmorency et des Condé, à Écouen, et madame Campan fut nommée directrice de cette maison.

C'était une grande charge, et elle répondit dignement à la confiance qui l'en avait investie. La surveillance qu'exigeaient la santé, les études, les jeux de trois cents jeunes filles, la distribution de leur temps, l'emploi méthodique et gradué de leur intelligence, tous les soins d'une administration compliquée, la direction d'un personnel nombreux, telle fut la tâche qu'elle remplit de manière à contenter le maître qui, à Écouen, était un bon père, à contenter les parents qu'elle devait remplacer, et les enfants dont elle sut se faire aimer et respecter. L'instruction que l'on donnait à Écouen était fort étendue, et embrassait également les langues vivantes, les sciences et les arts. Madame Campan aurait voulu faire mieux encore, et former non-seulement des femmes instruites, mais des femmes de ménage; mais elle dut s'arrêter devant les difficultés de cette étude, qui exigerait la pratique jointe à la théorie. Elle tâcha autant que possible de réaliser le programme qu'elle avait tracé elle-même, lorsque, répondant à Napoléon qui lui demandait : — Que manque-t-il à l'éducation des femmes? — Des mères, avait-elle dit. Elle essayait, en effet, de préparer des mères à la génération à venir.

Napoléon portait un vif intérêt à la maison d'Écouen, et, comme Louis XIV à Saint-Cyr, il aimait à se voir entouré des filles de ses soldats, et à entendre leurs voix pures s'élever en chœur, à la chapelle, en priant Dieu pour lui. Mais cet intérêt fut nuisible à madame Campan. Lorsque vint la Restauration, la maison d'Écouen fut supprimée, la directrice se retira à Mantes, où elle ne vécut plus que pour son fils et pour quelques amis. Mais ce fils chéri ne devait pas lui fermer les yeux : il mourut jeune, et sa mère inconsolable lui survécut quelques années, qui furent les plus amères de sa vie. Elle avait perdu tous ceux qu'elle avait aimés : la reine, son mari, sa sœur, son neveu, le maréchal Ney, sa nièce, madame de Broc; son fils seul la consolait, et il n'existait plus! Elle fut atteinte d'une cruelle maladie qu'elle supporta avec une admirable patience, et, avant de subir une opération presque toujours funeste, elle reçut les derniers secours de la religion. Elle mourut le 16 mars 1822.

La calomnie n'avait pas épargné madame Campan; on lui reprochait de n'avoir pas aimé la reine,

que ses écrits représentaient si aimable : c'était une accusation contre laquelle elle n'a cessé de protester avec indignation. Ceux qui ont vécu dans son intimité attestent qu'elle gardait de Marie-Antoinette le souvenir le plus respectueux et le plus tendre ; elle conservait quelques objets qui lui avaient appartenu, et les élèves d'Écouen s'étaient habituées à regarder avec vénération la robe de mousseline, la petite tasse et l'écritoire de la reine de France.

Madame Campan a laissé des *Mémoires* qui sont intéressants, parce qu'on y trouve des détails et un ton de simplicité et de vérité. Rarement le moi a moins dominé dans une autobiographie. Elle a écrit aussi un ouvrage sur *l'éducation des femmes*, qui est plein de conseils pratiques et solides, excellents surtout en ce qui concerne la première enfance. Ses *Lettres de deux Jeunes Amies* peignent avec intérêt la vie que l'on menait à Écouen. On a publié sa *Correspondance*, où se trouvent beaucoup de lettres d'elle à la reine Hortense, remarquables par la franchise des conseils que l'institutrice adresse à son élève couronnée. La simplicité, la sincérité avec un mélange de finesse, semblent caractériser le caractère et le talent de madame Campan.

Voici quelques extraits de sa correspondance, qui sont applicables à toutes les positions :

« Le devoir de toute fille raisonnable est d'éviter de faire elle-même le choix de son époux, et de se ré-

» server seulement le droit de refus en cas que l'é-
» poux indiqué par ses parents ne soit pas selon
» son cœur et son goût. Ne lisez pas de romans, et
» surtout n'en faites pas : le bonheur est loin de
» toutes les catastrophes.

» Ne remettez jamais rien au lendemain ; *demain*
» est le destructeur de tous les bons projets ; *demain*
» fuit toujours devant nous et n'arrive jamais, car,
» lorsqu'on l'a atteint, il est devenu *aujourd'hui* ;
» *demain* trompe et tranquillise la conscience des
» paresseux ; enfin, j'ose vous supplier, par confiance
» et par amitié pour moi, de prendre *demain* en hor-
» reur. C'est un mauvais sujet que je veux perdre
» auprès de vous.

» Quelques-unes de mes élèves m'ayant demandé
» l'autre jour de leur définir le bon ton : j'ai ré-
» pondu :

» De la dignité sans hauteur ;
» De la politesse sans fadeur ;
» De la confiance sans hardiesse ;
» Du maintien sans roideur ;
» Des grâces sans affectation ;
» De la réserve sans pruderie ;
» De la gaieté sans bruyants éclats ;
» De l'instruction sans pédanterie ;
» Des talents sans prétention ;
» De l'envie de plaire sans coquetterie. »

M. B.

BIBLIOGRAPHIE

MARIE-MADELEINE

Par le P. LACORDAIRE.

Osons le dire avant de commencer cette analyse, ce livre, si beau, si pur qu'il soit, ne s'adresse pas à tous ; les jeunes âmes, trop disposées à l'exaltation, y trouveraient peut-être un danger ; nous l'indiquons aux mères de famille, aux personnes éprouvées et sérieuses, elles pourront en détacher des pages que leur jeune auditoire entendra avec délices. Les livres les meilleurs, quand il s'agit du jeune âge, ne sont-ils pas sujets à ces restrictions prudentes ?

« C'est une larme changée en perle, » disait dernièrement un de nos amis, à propos du nouveau livre du nouvel académicien. Mot gracieux et vrai, car toutes les pages de ce livre sont pures, délicates, brillantes, et elles sont nées de ces pleurs amers et délicieux que Madeleine versa aux pieds du Sauveur ; c'est un hommage de plus rendu à cette femme à qui la bouche divine promit l'immortalité ; c'est une réalisation de plus de la parole évangélique, qui, stable depuis dix-huit siècles, n'a pas permis que le

nom de l'humble pénitente de Béthanie périt sur la terre ; c'est un diadème de plus posé sur ce front si beau que toujours nous voyons courbé aux genoux de Jésus-Christ, chez Simon le lépreux, à Béthanie, au Calvaire, et non loin du tombeau demeuré vide.

Le Père Lacordaire, dans une suave dédicace, offre son livre à la Provence, et après avoir décrit avec amour cette terre favorisée, il lui rappelle quels hôtes elle a reçus dans les premiers jours de l'ère chrétienne. « O Marseille ! dit-il, tu vis descendre d'une barque la frêle créature qui t'apportait la seconde visite de l'Orient. La première t'avait donné ton port, tes murailles, ton nom, ton existence même ; la seconde te donna mieux encore ; elle te confia les reliques vivantes de la vie de Jésus-Christ, les âmes qu'il avait le plus tendrement aimées sur la terre, et, pour ainsi dire, le testament suprême de l'amitié d'un Dieu. C'était du haut de sa croix que Jésus-Christ avait légué sa mère à Jean l'apôtre ; pour toi, ce fut du haut de sa résurrection, entre les ombres écartées de la mort et les lumières blanchissantes de l'éternelle vie, que Jésus-Christ te choisit pour l'asile éprouvé de ses amis les plus chers. Faut-il te dire quels ils étaient?... C'était Lazare, le ressuscité de Béthanie ; c'était Marthe, sa sœur, qui l'avait vu sor-

tir du sépulcre, et qui avait cru à la puissance du Fils de l'Homme avant qu'elle éclatât; c'était une autre femme, sœur de l'un et de l'autre, plus illustre encore, plus digne de l'être, celle à laquelle il avait été dit : *Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé*; celle qui la première vit et toucha Jésus au matin de sa Pâque, parce qu'elle était la première dans ce cœur, blessé pourtant d'un amour qui embrassait toutes les âmes jusqu'à la mort...

Telle est, en effet, la tradition constante de la Provence : elle vénère ses premiers apôtres dans les amis de Jésus-Christ, et le livre du P. Lacordaire, feuillet éloquent digne d'être ajouté aux admirables *Conférences*, est en même temps une bonne œuvre, car il sollicite une aumône pour la Sainte-Baume, cette grotte où mourut la Madeleine, lieu célèbre de pèlerinage, dont l'église, bâtie par des rois, succombe aux efforts du temps et des révolutions. Après avoir lu le livre, personne, croyons-nous, ne refusera son obole au monument.

S'appuyant sur l'Évangile, qui parle expressément de l'affection que Jésus portait à Lazare et à ses sœurs, le P. Lacordaire nous entretient de l'amitié chrétienne : « La vraie amitié existait au commencement; entre Adam et sa compagne; elle s'est perdue, mais Jésus-Christ l'a rapportée en nous rendant la tendresse et la pureté, ces deux choses divines dont notre cœur fut pétri; son Évangile est une loi d'amour, et l'on ne peut se sauver qu'en aimant Dieu et le prochain. C'est donc une rare et divine chose que l'amitié, le signe assuré d'une grande âme et la plus haute des récompenses visibles attachées à la vertu. Jésus-Christ a aimé les âmes, et il nous a transmis cet amour, qui est le fond même du christianisme. Aucun chrétien véritable, aucun chrétien vivant ne peut être sans une parcelle de cet amour qui circule dans nos veines comme le sang même du Christ. Dès que nous aimons, que ce soit dans la jeunesse, dans l'âge mûr, comme père ou comme époux, comme fils ou comme ami, nous voulons sauver l'âme que nous aimons, c'est-à-dire lui donner, au prix de notre vie, la vérité dans la foi, la vertu dans la grâce, la paix dans la rédemption, Dieu enfin, Dieu connu, Dieu aimé, Dieu servi. C'est là cet amour des âmes qui se surajoute à tous les autres, et qui, loin de les détruire, les exalte et les transforme jusqu'à en faire quelque chose de divin, tout naturels qu'ils soient par eux-mêmes. Or, il arrive que l'amour des âmes conduit à l'amitié. Quand on a été près d'une pauvre créature déchue l'instrument de la lumière qui lui révèle sa chute et lui rend son élévation, cette cure sublime d'une mort qui devait être éternelle, inspire quelquefois aux deux âmes un indéfinissable attrait né du bonheur donné et du bonheur reçu. Et si la sympathie naturelle s'ajoute encore à ce mouvement qui vient de plus haut, il se forme, de tous ces hasards divins tombés dans les mêmes cœurs, un attachement qui n'aurait pas de nom sur la terre, si Jésus-Christ lui-même n'avait pas dit à ses disciples : *Je vous ai appelés mes amis*. C'est donc l'amitié. C'est l'amitié telle que Dieu fait homme et mort pour ses amis pouvait la concevoir. Mais encore, parmi ces âmes avec lesquelles Jésus-Christ vécut et mourut, il y en eut qui furent l'objet d'une prédilection. Il les aimait toutes, mais il en aimait quelques-unes plus que toutes. Ce fut là, en ce

monde, le sommet des affections divines et humaines; rien n'y avait préparé le monde, et le monde n'en reverra jamais qu'une image obscure dans les plus saintes et les plus célestes amitiés. »

Mais à qui d'entre ces amis si chers le cœur de Jésus-Christ s'était-il le plus donné? Car dans la prédilection même il est des prédilections, « tant l'amour est une chose profonde et d'une hiérarchie sans fin. » C'est à la pécheresse convertie : celle à qui on a le plus pardonné et le plus aimé et a été aussi la plus aimée. Après la Vierge fidèle, type ravissant de l'innocence, c'est Marie-Madeleine pénitente que le divin Sauveur a préférée, sans doute, pour mieux encourager les pécheurs, pour mieux montrer que c'était bien pour eux qu'il était venu sur la terre. Mais comme Madeleine a répondu à cette divine tendresse! Écoutons son historien qui la peint chez les Pharisiens, explorée et silencieuse aux pieds de Jésus-Christ :

« Repentante, elle ne s'accusera pas devant Celui qui sait tout; pardonnée, elle n'exprimera aucun sentiment de gratitude. Tout le mystère est dans son cœur, et son silence, qui est un acte de foi et d'humilité, est aussi le dernier effort d'une âme qui surabonde et ne peut rien de plus. C'était l'usage en Orient d'oindre sa tête de parfums. Marie le savait, mais, comme une servante accoutumée aux plus vils offices, elle se penche vers les pieds, et, sans les toucher d'abord, elle les arrose de ses larmes. Jamais, depuis le commencement du monde, de telles larmes n'étaient tombées sur les pieds de l'homme. On avait pu les adorer par crainte ou par amour; on avait pu les laver dans des eaux embaumées, et des filles de rois n'avaient pas dédaigné, aux siècles de l'hospitalité primitive, cet hommage rendu aux fatigues de l'étranger : mais c'était la première fois que le repentir s'asseyait en silence aux pieds de l'homme, et y versait des larmes capables de racheter une vie.

» Tout en pleurant et sans attendre une parole qui l'encourage et qui n'est pas dite, Marie laisse tomber ses cheveux, et, faisant de leurs tresses magnifiques un instrument de sa pénitence, elle essuie de leur soie humiliée les larmes qu'elle répand. C'était aussi la première fois qu'une femme condamnait, ou plutôt consacrait sa chevelure à ce ministère de tendresse et d'expiation. On en avait vu couper leurs cheveux en signe de deuil; on en avait vu d'autres les offrir en hommage à l'autel de quelque divinité; mais l'histoire, qui a remarqué tout ce qui fut singulier dans les nouveautés de l'homme, ne nous montre nulle part le repentir et le péché créant ensemble une aussi touchante image d'eux-mêmes.

« Puis commence entre Jésus-Christ et le pharisien ce sublime dialogue : *Simon, j'ai quelque chose à te dire*, et qui se termine par ceux-ci : *Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé*. Ah ! ce n'est pas en vain que la postérité l'a entendu. Ce n'est pas en vain que de tels actes et de tels accents ont illuminé notre pauvre nature. Non, chastes larmes de la pécheresse convertie, cheveux flottants sur les pieds du Sauveur, baisers amers et doux de la pénitence, parfums répandus sur la chair sans tache du Dieu-Homme, non, vous n'avez pas été stériles!... O mon Dieu! vous êtes Dieu, car vos paroles ont créé des vertus, et votre amitié pour une pécheresse a créé des saints! »

Les autres rencontres de Notre-Seigneur avec Madeleine sont racontées dans le même style vivant et poétique, soit que l'auteur nous représente la pécheresse assise aux pieds du Maître, écoutant sa parole divine et goûtant en paix cette meilleure part qu'elle avait préférée ; soit qu'une dernière fois elle le couvre de parfums avant sa sépulture, et qu'elle lui dise ainsi un suprême et prophétique adieu ; soit qu'à côté de la croix elle représente l'innombrable armée des pécheurs convertis, comme Marie y représentait le chœur si beau des âmes toujours fidèles ; soit qu'enfin, à l'aube du jour de la résurrection, elle contemple la première son Maître sorti glorieux du tombeau. Citons ce passage, un des plus touchants du livre :

« *Femme, pourquoi pleurez-vous ?* Il ne le lui avait point dit, lorsqu'au jour de sa conversion elle pleurait à ses pieds. Maintenant l'heure est passée, la pénitence, la croix, le tombeau, tout a disparu dans les splendeurs triomphales de la résurrection. Marie ne doit plus pleurer que ces larmes qui sont éternellement dans le cœur des saints, parce que c'est Dieu qui les cause et l'extase qui les répand.

« *Qui cherchez-vous ?* Il n'y a plus rien à chercher, Marie ; vous avez trouvé celui que vous ne perdrez plus. Vous ne le verrez plus sur la croix entre les bras de la mort. Vous n'irez plus à son tombeau pour l'y embaumer dans les parfums de la charité. Vous ne le demanderez plus à personne sur la terre, à personne dans le ciel, à lui moins qu'à tout autre, car lui, c'est votre âme, et votre âme c'est lui. Séparés un moment, vous vous êtes rejoints dans le lieu où il n'y a plus d'espace, plus de barrière, plus d'ombre, plus rien de ce qui empêche l'union et l'unité. Vous êtes un comme il le souhaitait, un comme vous l'espérez, un comme Dieu l'est dans son Fils, au fond de cette essence que vous habitez par la grâce, et que vous habitez un jour par la gloire.

« *Marie !* oh ! quel accent eut ce mot ! accent de reproche, parce que Madeleine n'avait pas reconnu Jésus, accent de révélation par le reproche ; *Marie !* hélas ! ici-bas même, que notre nom est doux dans la bouche d'un ami, et qu'il va loin au fond douloureux de notre être ! Et si c'était Dieu qui le prononçât à voix basse, si c'était Dieu mort pour nous, ressuscité pour nous, qui nous appelât par notre nom, quel écho ne remuerait-il pas dans les infinies profondeurs de notre misère ! Marie-Madeleine entendit tout dans son nom : elle entendit le mystère de la résurrection, qu'elle ne comprenait pas ; elle y entendit l'amour de son Sauveur, et, dans cet amour, elle le reconnut : — *Maître !* répondit-elle. Un mot lui suffit, comme un mot avait suffi au Fils de Dieu. Plus les âmes s'aiment, plus leur langage est court. »

Nous ne pouvons prolonger cette citation qui, cependant, doit paraître bien courte ; nous poursuivons en peu de mots l'analyse de l'ouvrage du P. Lacordaire. Après la réunion du matin de Pâques, l'Évangile ne parle plus de Marie-Madeleine, et les leurs obscurcies de la tradition succèdent à la lumière so-reine des tableaux évangéliques. Cette tradition, attestée par les monuments, nous apprend que Marie-Madeleine vint en Provence, accompagnée de son frère et de sa sœur ; elle les laissa aux œuvres actives de l'apostolat, et se réfugia dans une solitude presque inaccessible, pour y vivre dans la contemplation et la pénitence. « Là donc, dit le pieux auteur, séparée

des hommes qui avaient crucifié son Sauveur et le Sauveur du monde, elle n'avait plus qu'une pensée, celle de revoir l'Ami divin qu'elle avait perdu. Car l'éloignement ni la mort ne rompent l'amour véritable ; il creuse l'âme d'autant plus qu'il est privé d'épanchement au dehors. Et si l'on a vu des vies se flétrir sur le tombeau d'un fils ou d'une épouse, que devait-ce être de Madeleine, qui avait tenu les pieds du Fils de Dieu, et qui l'avait aimé par-dessus toute amitié de la nature et toute onction de la grâce ? »

Elle vécut là trente ans, et un admirable tableau de Rubens qui, cette fois, s'est élevé au spiritualisme le plus exquis, représente Madeleine mourante et consolée par les anges. Le corps de la pénitente tombe en ruines, sa beauté n'est plus qu'une ombre, mais l'âme illumine ce visage et l'inonde d'amour, de saints desirs et de célestes clartés. Rubens a été fidèle à la tradition de la Provence.

Nous n'énumérerons pas les nombreux monuments qui attestent que la Provence garde les restes de l'amie de Jésus-Christ. Ces preuves, exposées en quelques pages par le P. Lacordaire, avaient été précédemment mises en lumière avec autant de savoir que d'évidence par un prêtre de Saint-Sulpice, l'abbé Faillon. Mais son ouvrage ne parle qu'à l'esprit et au raisonnement. Ce qu'écrit le P. Lacordaire part du cœur et y répond. Son livre est un hymne à la pénitence et à l'amour, et la merveilleuse fécondité de son génie a trouvé moyen de répandre des grâces nouvelles sur un sujet que tant d'écrivains pieux ont traité. C'est que le talent du P. Lacordaire puise sa source dans les profondeurs de l'âme, d'une âme sans cesse remuée, renouvelée, rafraîchie par les eaux pures de la méditation évangélique ; car les véritables chrétiens, toujours aux prises avec les mêmes pensées, lisant les mêmes livres, assistant ou présidant toujours aux mêmes cérémonies, y trouvent cependant sans cesse une saveur, une nouveauté qui ne permettent ni la lassitude, ni l'ennui. L'horizon humain est borné, l'horizon divin immense, et les âmes choisies qui le parcourent aperçoivent sans cesse des sites restés inconnus, des effets de lumière dont on n'avait pas idée ; ce qui paraît suranné aux indifférents, leur paraît toujours divers, toujours nouveau, et ceux qui, ainsi que le P. Lacordaire, ont reçu le don de communiquer leurs impressions aux autres, savent leur faire trouver un goût délicieux à des idées sur lesquelles ils se croyaient blasés. Telle est l'immortelle jeunesse des choses de Dieu ; heureux lorsqu'un génie inspiré fait verser à d'autres des larmes dont il a connu la douceur, et lorsque, levant un coin du voile du sanctuaire, il laisse entrevoir à d'autres yeux les beautés dont les siens ont été ravivés ! (1)

(1) *Marie-Madeleine* se vend à Paris, chez Poussielgue-Rusand, rue Saint-Sulpice, 23. Prix du volume : 2 francs.

ÉTIENNE ET VALENTIN

OU

MENSONGE ET PROBITÉ

PAR M^{lle} ULLIAC TRÉMADEURE (1).



La plume de mademoiselle Ulliac est dévouée à la jeunesse, mais ce n'est pas seulement dans de charmantes nouvelles, pleines de délicatesse, dans des *Souvenirs*, pleins de vie et d'intérêt, que cet auteur moraliste a déployé son talent heureux, elle ne s'est pas seulement adressée aux classes favorisées, elle a cherché à être utile à ceux que la société dédaigne, et elle leur a consacré son zèle et ses travaux. *Étienne et Valentin*, ouvrage couronné par plusieurs sociétés savantes, adopté comme livre de lecture dans les écoles de Paris et dans celles de Suède, s'adresse aux enfants du peuple; c'est un drame touchant dont deux enfants, deux frères, sont les héros, et qui démontre qu'il n'est pas de vice auquel ne conduise l'habitude du mensonge, qu'il n'est pas de vertu qu'on ne puisse attendre de celui qui sait dire la vérité. L'esprit d'observation de mademoiselle Ulliac se retrouve tout entier dans ce livre, surtout dans la peinture frappante et vraie des efforts qu'un jeune homme qui a dévié du sentier de l'honneur doit faire pour y rentrer; de la longue méfiance avec laquelle on suit sa conduite, et des peines, des luttes intérieures qu'il peut éprouver. Le caractère d'Étienne, pur, candide et noble, intéresse; celui de Valentin est une excellente étude du mensonge, de ses progrès rapides, des ravages profonds qu'il fait dans une âme, et qui la précipitent presque invinciblement vers l'abîme. Les jeunes lecteurs, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent, liront ce livre avec fruit, car devant Dieu, devant sa morale sainte, les âmes sont égales, et si, chez le pauvre, qu'entourent tant de tentations fatales, le vice conduit au crime, chez le riche il conduit à la ruine, au discrédit, et souvent au déshonneur. *Étienne et Valentin* forment d'ailleurs une lecture très-intéressante, qui, en captivant la jeunesse, donne à penser aux esprits mûris par l'expérience.

RÉCITS ET NOUVELLES

Histoires d'une grand'maman à ses petites-filles;
Histoires d'un grand-papa à ses petits-enfants (2).

NOUVELLES SOIRÉES D'UNE MÈRE

PAR M^{me} J. de GAULLE (3).



Nous recommandons aux mères de famille qui dé-

(1) Paris, chez Didier, 35, quai des Augustins. Un beau volume format Charpentier, avec gravures.

(2) Paris, chez Langlumé, rue des Poitevins. Le volume élégamment cartonné : prix, 1 fr. 25.

(3) Chez Adrien Leclère, 25, rue Cassette. Un volume, prix : 1 franc.

sirent augmenter la petite bibliothèque de leurs enfants, ces volumes, dus à une plume féconde et pure. Des nouvelles dont les défauts et les vertus de l'enfance ont dicté le sujet, des traits historiques, des anecdotes bien racontées, ont fourni la matière de ces divers ouvrages, qui conviennent aux enfants et aux bibliothèques populaires. Il ne se trouve aucune épine sous les fleurs, et souvent elles ont du parfum. De charmantes gravures accompagnent chaque volume.

Nous terminerons cette revue, passée à travers les rangs des livres sérieux, par quelques mots que nous inspire un charmant recueil de *Fables et Poésies diverses*, par M. Alex. Deplanck (1), qui a bien voulu donner quelques pièces de vers à notre journal. Il est difficile de manier plus habilement la langue des vers et de parler avec plus de grâce le langage de l'apologue ou celui de l'épique. Le trait piquant arrive, et d'une manière heureuse; mais c'est surtout par la grâce et la sensibilité, par le sentiment de la nature et par la douceur des sentiments que se distinguent ces vers. Jugez-en plutôt :

NIDS ET BERCEAUX.

Pourquoi la frileuse hirondelle,
Qui part quand la feuille jaunit,
Au retour du printemps sait-elle,
Sans chercher, retrouver son nid ?
C'est que dans le cœur de vos mères,
Petits enfants, petits oiseaux,
Dieu mit en brûlants caractères
Le souvenir de vos berceaux.....

Petits enfants, petits oiseaux,
Le bon Dieu garde vos berceaux.

Avant que votre aile timide
Ose essayer son premier vol,
Avant que vous puissiez, sans guide
Glisser vos pieds blancs sur le sol;
Combien vos mères ont d'alarmes,
Petits enfants, petits oiseaux;
Que de chagrins et que de larmes
Ont coûté vos charmants berceaux !

Petits enfants, petits oiseaux,
Dormez en paix dans vos berceaux !

Mais quand sur votre bouche rose
Un frais sourire vient briller,
Quand votre petit bec se pose
Au bord du nid pour babiller;
Le bonheur enivre vos mères,
Petits enfants, petits oiseaux,
Et l'oubli des peines amères
Leur vient auprès de vos berceaux.

Petits enfants, petits oiseaux,
Soyez bénis dans vos berceaux !

LE FLEUVE ET L'HIRONDELLE.

Certain fleuve, aux échos des rives solitaires,
Racontait les splendeurs du château de ses pères,

(1) Un volume in-12. Chez Dentu, à Paris. Prix : 2 fr.

Et vantait, en passant, l'âge de son blason,
Qu'il faisait remonter jusqu'au temps de Jason.
Quelquefois il disait, avec des airs superbes :
« Que pourrait-on trouver de comparable à moi ?
De cent plaines au moins que je traverse en roi,
Je veux bien consentir à féconder les herbes ;
Et dans ma course immense, entraînant les vaisseaux
Vers les ports fortunés qui me doivent la vie,
Je force la tempête à respecter mes eaux,
Et l'Océan lui-même à me porter envie.
Oh ! je suis un grand fleuve !... » — « Un sot, un orgueilleux,
Lui répondit un jour la rapide hirondelle.
Hier, à ton berceau, j'ai pu tremper mon aile.
Connais-tu le castel de tes nobles aïeux ?
C'est un sombre rocher, moussu, pelé, sauvage,
D'où tombe, goutte à goutte, un si maigre filet,

Qu'une fourmi saurait le passer à la nage,
Et qu'il serait couvert du nid d'un roitelet.
Pauvre esprit ! cesse donc d'afficher ta naissance ;
Tu te gonfles des eaux du ruisseau, du torrent ;
Sans eux que deviendraient ta force et ta puissance ?
Par toi seul tu n'es rien : les autres te font grand. »
La leçon était rude à recevoir, sans doute ;
Mais à tout parvenu, fût-ce un fleuve bavard,
Qui se vante et s'oublie au terme de la route,
Il fait bon rappeler l'humble point de départ.

Ajoutons qu'à la grâce et à l'esprit, les vers de
M. Deplanck joignent une délicatesse irréprochable
qui permet de placer ce charmant volume entre toutes
les mains.

M^{me} BOURDON.

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME ⁽¹⁾

L'APPRENTISSAGE.

(Continuation.)

J'avais lu, soit en allemand, soit en français, des traductions d'un grand nombre de romans anglais, et ces lectures m'avaient familiarisée avec le caractère, les mœurs un peu excentriques de nos voisins d'outre-Manche. Mon oncle Louis Ulliac m'ayant envoyé six gros volumes de l'ouvrage intitulé : *Gallery of Arts and Industry*, j'y avais trouvé plusieurs lettres fort intéressantes sur le tremblement de terre qui détruisit Lisbonne en 1755. Enfin le récit d'un voyage fait en Espagne et d'un autre fait en Angleterre au commencement du dix-huitième siècle m'étant tombé entre les mains, j'y avais puisé des renseignements curieux sur ces deux pays. Comment des matériaux si divers, recueillis sans préméditation aucune, se combinèrent-ils dans mon esprit et m'aidèrent-ils à composer un roman tout entier ? Je ne saurais le dire. J'étais inspirée, voilà tout. Emportée par cette puissance qui enivre, qu'on ne fait pas naître, et qui s'empare de vous presque à votre insu, j'écrivais comme sous la dictée de quelqu'un. Quoique interrompue sans cesse par mes fonctions de garde-malade, de ménagère et par les promenades de mon père, en reprenant la plume, je reprenais aussi ma pensée à l'endroit où d'autres pensées étaient venues à la traverse, et je continuais sans même relire la phrase précédente. Ainsi furent écrits de verve quatre volumes. Le soir je lisais haut à mes parents le travail de la journée : les larmes de joie de mon père, l'attention pleine d'émotion de ma mère dissipaient peu à peu l'espèce d'embarras, de confusion que je ressentais toujours en commençant ma lecture.

Cette lecture faite à haute voix de ce que j'avais composé me causait à moi-même un plaisir singulier ; j'éprouvais comme un étonnement naïf et je me surpris à me demander tout bas : Où ai-je été chercher cela ? Ce n'était pas l'amour-propre qui parlait en moi ; je comprenais que j'avais obéi à une force indépendante de ma volonté. Les observations de mon père se trouvaient souvent d'accord avec celles que je me faisais lorsque je me relisais moi-même.... Oui, le langage est impuissant à rendre les jouissances intellectuelles dues à l'inspiration ; jouissances bien supérieures à toutes les joies que peuvent donner le succès et les applaudissements du public.

Enfin mes quatre gros volumes sont achevés. M. Alexandre Duval savait que je faisais une composition, et il m'avait dit avec amitié qu'il voulait bien prendre la peine de la lire. S'il allait déclarer mauvais ce que mes parents, par indulgence et par tendresse, avaient jugé bon ! Je n'étais pas contente de la fin de mon roman, et j'avais senti que mon père et ma mère trouvaient qu'il y manquait quelque chose. En vain je m'étais creusé la tête pour refaire cette malheureuse fin : la fièvre qui m'avait soutenue jusque-là était passée, et cette fièvre, j'en faisais l'épreuve, on ne se la donne pas à volonté.

Le cœur plein d'inquiétude, je portai mon manuscrit à mon vieil ami. En l'ouvrant il me dit : « Je ne sais trop comment mes yeux se tireront de vos pattes de mouche tracées à l'encre blanche. Enfin je vous ai promis de vous lire, et je vous lirai malgré tout ; revenez la semaine prochaine. »

Huit jours à passer dans l'attente ; c'était bien long !... Mais avant la fin de la semaine, mon manuscrit me revenait avec un petit billet contenant ces mots : « Bien, très-bien, très-bien, chère enfant, excepté la fin. Venez me voir, nous causerons. »

Cette malheureuse fin ! j'avais eu bien raison de ne

(1) La reproduction de cet article est interdite.

pas en être contente; l'idée d'avoir à la refaire gâtait tout le plaisir que me donnait l'approbation de M. Duval. Mon père m'encourageait en me disant : « Duval t'aidera malgré toi, qui ne veux pas être aidée. »

J'y comptais bien un peu, et dès le lendemain j'allai chercher les conseils de mon excellent ami.

Après avoir fait l'analyse de mon œuvre avec une clarté qui me la rendit présente tout entière, monsieur Duval, de ce ton un peu grondeur qui lui avait valu le surnom de *Bougon*, me dit : « Toute la seconde partie du quatrième volume est à refaire. »

Et il la critiqua impitoyablement.

« Mais comment la refaire ? demandai-je. Donnez-moi quelques indications, quelques notes, quelque moyen de me tirer de là. »

— Cherchez et vous trouverez, répondit-il. Vous avez tout préparé de manière à terminer par des scènes éminemment dramatiques; et, négligeant de vous servir de ces préparatifs, vous finissez en pointe. »

Vainement je le suppliai de m'aider, il me répondit qu'il fallait apprendre à faire sa besogne soi-même.

« Il y a là, dit-il en appuyant le doigt sur mon front, tout ce qu'il faut pour terminer dignement cet ouvrage très-remarquable, je vous le dis avec plaisir. Quand vous aurez refait, comme je l'espère, la dernière moitié du quatrième volume, je vous donnerai un éditeur; et celui-ci paiera chaque volume deux cents francs, au lieu des misérables cents francs par volume que jusqu'ici on vous a donnés, pauvre petite. Allons, courage ! prenez le temps de réfléchir; relisez-vous, et corrigez-vous vous-même. »

Je revins au logis triste et pensif. Avec abattement je dis à mes parents que M. Duval n'avait pas voulu m'aider et que j'étais décidée à laisser tout là.

« La nuit porte conseil, répondit mon père en souriant; s'il me vient quelque idée et que tu me permettes de t'en faire part... »

— Ah ! mon père, ne me parle pas ainsi, m'écriai-je, je suis assez désolée. »

Ma désolation dura plusieurs jours : aucune idée, aucun moyen de terminer mon roman comme M. Duval l'entendait ne se présentait à mon esprit. Pendant qu'inutilement j'invoquais l'inspiration, mon père entreprenait un grand travail de menuiserie : avec un paravent qu'il exhaussait jusqu'au plafond, peu élevé heureusement, il construisait, dans la grande chambre que j'occupais et qui servait de passage, un corridor, une alcôve non fermée et un cabinet de toilette. Ma mère avait compris que, logée comme je l'étais, je ne pouvais travailler de tête sans ressentir une grande fatigue, par l'effet du dérangement perpétuel qui venait interrompre le cours de la pensée, et elle avait décidé que je prendrais la chambre du fond, qui était la sienne. Je n'ai jamais connu un homme aussi inventif que l'avait toujours été mon père. Cette entreprise, faite sans hésiter, apporta une distraction salutaire aux tristes préoccupations que lui causaient un procès entamé et les dégoûts qu'il éprouvait pour le règlement de sa pension de retraite. Nous avions bien des chagrins dans ce temps-là, et pour ma part j'en éprouvais un bien vif de ne pouvoir finir un ouvrage dont le produit devait apporter quelque aisance dans la maison. En attendant que les idées vinssent, je m'étais

remise à broder, à coudre des gants à façon et à colorier des étiquettes pour les parfumeurs; ainsi faisais-je lorsque je ne trouvais pas à placer un manuscrit et lorsque les souffrances de ma mère, les soins du ménage ne me permettaient pas de recourir à ma plume : ce que je gagnais par ces travaux était bien peu; mais ce peu valait toujours mieux que rien.

Depuis quelques jours j'occupais la chambre que m'avait cédée ma mère, quand un soir je compris soudain ces paroles de M. Duval : *Vous avez tout préparé pour terminer votre ouvrage par des scènes dramatiques d'un haut intérêt...* Il avait raison, la fée était revenue, et je n'eus qu'à écrire sous sa dictée.

La semaine d'après je remettais à M. Duval, comme il me l'avait ordonné, mes quatre volumes.

« Si je n'ai pas réussi, lui dis-je, il faudra, mon bien bon ami, que vous m'aidiez. »

— Je ne vous ferai pas attendre ma décision, répondit-il en souriant : revenez jeudi. »

Je fus ponctuelle au rendez-vous, où j'arrivai le cœur palpitant d'inquiétude; je cherchais à lire d'avance mon sort dans les yeux de M. Duval, dont l'air sérieux me faisait presque peur.

« Quand je vous disais, mauvaise tête, s'écria-t-il de ce ton bourru qu'il prenait sans y songer, que vous aviez en vous ce qu'il fallait pour vous tirer d'affaire!... Vous avez fait là un coup de maître. »

Toute joyeuse et toute confuse en même temps, je lui sautai au cou; il m'embrassa cordialement et il me dit : « Le manuscrit est dans les mains de l'éditeur, et c'est une affaire conclue. Le libraire ira vous voir prochainement. Le prix est de huit cents francs, pour une édition seulement, dont la moitié sera payée comptant le jour de la mise en vente. Il faut relire soigneusement vos épreuves; vous trouverez ici et là quelques retouches à faire. »

« Que vous êtes bon ! m'écriai-je. Puisque vous approuvez l'ouvrage, j'aurai une grâce à vous demander. »

— Laquelle ?

— Celle de versifier la barcarolle; vous faites si facilement les vers !

— Je ne promets rien : nous verrons. Que ne la versifiez-vous vous-même ?

— Moi ? je n'ai jamais fait de vers.

— Il y a commencement à tout, vous le voyez bien.

— Mon excellent ami, je vous en prie...

— Je ne dis ni oui ni non. »

Longtemps j'ignorai comment l'éditeur s'était montré si bienveillant pour le prix. M. Duval savait que nous avions grand besoin du *vil métal*, mais inutilement il avait fait plusieurs fois des offres de service à mon père. Sa délicate bonté lui suggéra un *mezzo termine*. Il fixa lui-même le prix qu'il voulait faire donner de mon œuvre en disant au libraire : *Si l'édition ne s'écoule pas tout entière, je vous rembourserai deux cents francs.* Ainsi il nous obligeait de sa bourse, de telle façon qu'il nous dispensait même de la reconnaissance. Heureusement l'édition se vendit très-rapidement.

La bonne nouvelle que je rapportais au logis consolait un peu ma pauvre mère, acablée par la souffrance, l'inquiétude et le chagrin. Mon père, heureux de ma réussite, me dit que maintenant il espérait pour moi un avenir dans la carrière des lettres.

L'ouvrage était sous presse et M. Duval ne se contentait pas de versifier ma barcarolle. Je n'avais pas osé demander ce service à madame Victoire Babois. Je lui devais déjà cinq jolies romances; mais elle venait d'être malade, le travail lui était interdit. Un matin me fut apportée l'épreuve qui contenait cette barcarolle avec une lettre du prote de l'imprimerie: il me priait sans façon de transformer ma prose en vers. Ce message m'arrivait dans un moment où j'étais livrée à des occupations fort peu poétiques: je repassais le résultat d'un énorme savonage fait au commencement de la semaine. Tout à l'ordinaire de la demande, je portai la lettre à mon père, qui me fit remarquer ce post-scriptum: « Nous attendrons tout le temps que vous voudrez; mais, je vous en prie, mettez en vers le *mal d'ojos* (1). »

« Du temps, du temps! disais-je. Eh bien! ils attendront! » et je repris mon fer à repasser. L'éprouvais une impatience fébrile, m'indignant tout bas du peu de complaisance de mon vieil ami. Versifier cette chansonnette était pour lui moins que rien... Soudain je pose mon fer, je m'assieds à mon pupitre, je prends ma plume... et voilà un, deux, trois, quatre couplets qui arrivent à la file... la bonne fée était là; mais comment oser croire que ces vers *trouvés* n'étaient pas détestables? Quand tous les couplets furent rimés, je les portai à mon père, ne sachant trop ce que j'avais fait. Mon père, à ma grande joie, les déclara bons, et lorsque l'ouvrage eut paru, Belle Maman m'écrivit: « Votre barcarolle est charmante; je signerais cela. »

Combien de fois j'ai réfléchi depuis à cette puissance créatrice qu'on invoque en vain et qui semble naître des tourments mêmes de l'âme on de l'esprit! Combien de fois j'ai reconnu la vérité de cette *Élégie à la douleur*, évocation adressée à la source la plus féconde de l'inspiration! Combien de fois ai-je puisé dans le chagrin, dans les angoisses, dans les inquiétudes de toute espèce, d'abord la force de m'en abstraire, et ensuite des ouvrages qui ne me coûtaient que la peine d'écrire! Et, nous auteurs, nous osons nous glorifier des facultés que développe une puissance inconnue, sourde à nos prières et qui en un moment nous transforme! Les anciens appelaient *vates* les poètes: *vates*, c'est-à-dire *devins*, *inspirés*; quand la divination, l'inspiration a cessé, qu'est-ce que le poète?... Non, nous ne possédons rien en propre, et, à chaque pas que nous faisons dans la vie, nous devons nous répéter avec une conviction plus profonde ces paroles de saint Paul: *Qu'as-tu que tu n'aies reçu?*...

Ce roman eut un beau succès; plusieurs journaux en parlèrent, et, l'édition s'étant écoulée rapidement, le libraire me demanda quelque chose pour l'année suivante. Avoir du travail assuré était un point bien important pour nous, aussi cette certitude releva notre courage. Nous en avions grand besoin, car nous venions de perdre notre procès; seulement les dépens étaient *compensés*, c'est-à-dire qu'une partie des frais devait être supportée par notre adversaire: ce qui prouvait que si l'attaque était fondée en droit et lui assurait gain de cause, elle n'était pas fondée en moralité aux yeux des juges. Ainsi ma mère ne possédait

plus rien de l'héritage paternel, et, d'un autre côté, mon père, mis à la retraite, voyait cette retraite fixée au *minimum*, lorsqu'il avait droit au *maximum*. On était allé même jusqu'à lui refuser le titre de maréchal de camp auquel lui permettaient de prétendre douze années de service dans le grade de colonel. Tant d'infortunes arrivant coup sur coup avaient altéré l'humeur de mon pauvre père; la gaieté qui l'avait soutenu jusqu'alors faisait place peu à peu à la tristesse: il prenait en aversion tout le genre humain, et à grand-peine il supportait le petit nombre de personnes qui venaient encore de temps en temps interrompre notre solitude. Notre bon docteur Gérardin était le seul être qui trouvât grâce devant lui, et seul aussi cet excellent ami réussissait à ramener le sourire sur ses lèvres.

Une préoccupation tout artistique vint fort à propos distraire mon père de ses idées sombres. Pour la première fois, un de mes ouvrages se trouvait orné de gravures prétendues jolies; elles étaient détestables, pour la composition, le dessin et l'exécution. L'éditeur ayant annoncé l'intention d'en placer d'autres en tête de l'ouvrage que je préparais, mon père demanda à être mis en relation avec l'artiste chargé de faire les dessins. Cet artiste, c'était M. de Montaut, et certes on ne pouvait faire un meilleur choix. Jamais aucun dessinateur n'a aussi bien saisi la pensée d'un programme, et je lui dois plusieurs compositions charmantes au double titre de compositeur et de graveur. Sa femme et lui formaient le plus joli couple qu'on pût voir. Ce joli couple possédait un bel enfant aux cheveux blonds tout bouclés; l'enfant, devenu jeune homme, est sorti de l'Ecole polytechnique pour entrer dans les ponts et chaussées: il dirige aujourd'hui, comme ingénieur en chef, les travaux qui ont pour objet le percement de l'isthme de Suez, en même temps qu'il remplit à Damiette les fonctions de consul de France. Son frère, plus jeune, mon fils, est professeur de dessin à l'Ecole militaire du Caire. Oui, j'ai dû au père et aux deux fils, car tous les trois sont également artistes, les jolies gravures qui ornent mes ouvrages. Mon père avait surnommé M. de Montaut *le Peintre de l'âme*; surnom mérité, car, dans ses portraits comme dans ses compositions, cet artiste sait reproduire le caractère, l'âme de ses personnages. Notre liaison avec cette famille fut durable, et aujourd'hui encore se conserve entre nous le souvenir d'une vieille affection.

Isaure, me voyant réussir dans la carrière des lettres, conçut la bizarre idée de me marier. La première fois qu'elle m'en parla, je me mis à rire; mais bientôt je vis qu'elle prenait la chose au sérieux; elle me tourmenta tant que je dus promettre de parler à mes parents du parti qu'elle me proposait. Sans dot, sans figure et n'étant plus de la première jeunesse, je ne pouvais porter bien haut mes prétentions, mais du moins j'avais assez de raison pour me dire que mieux valait rester vieille fille que d'accepter pour mari un homme qui ne possédait que son grade de capitaine et une place dans un des établissements du gouvernement d'alors. Je ne connaissais même pas de vue le prétendant, et il ne me connaissait pas non plus. C'était Isaure et quelques intimes de la maison qui avaient arrangé cette belle affaire.

Plusieurs jours se passèrent sans que je trouvasse le courage de dire à mes parents qu'on voulait me ma-

(1) Mal donné par les personnes *doutées du mauvais œil*.

rier. Je savais que mon père ne pourrait pas vivre avec un gendre, et, pour rien au monde, je ne voulais quitter ma mère. Plus j'y réfléchissais, plus ce projet me paraissait absurde. J'avais appris par une triste expérience combien peu il faut compter sur le produit des travaux littéraires; je savais aussi combien difficilement on est à la fois femme auteur et ménagère. Accepter de nouveaux devoirs, lorsque déjà j'en avais de si sacrés à remplir, c'eût été le comble de la folie. Le mariage me tentait peu d'ailleurs; j'avais déjà vu plus d'un mauvais ménage, et je me sentais fort peu disposée à cette soumission, à cette obéissance qu'imposent à l'épouse les lois divines et humaines... Après une longue hésitation, je me décidai enfin à tout raconter à mes parents. Mon père m'écouta d'un air grave, puis me dit : « En vérité, ma fille, tu as une amie bien généreuse ! que ne prend-elle pour elle ce beau parti ? Madame de Saint..., femme d'un capitaine qui approche de l'âge où on le mettra à la retraite, fera réellement figure dans le monde; seulement il lui faudrait renoncer à la toilette et à ce doux *far niente* dans lequel elle passe sa vie, car la femme d'un capitaine ne roule pas sur l'or : ta mère le sait. »

Et mon père continua sur ce ton, en peignant Isaure sous des traits bien ressemblants et bien malins, auxquels je ne trouvais aucune égide à opposer, quelque envie que j'eusse de défendre mon amie. Si j'avais éprouvé le plus petit désir de devenir madame de Saint..., les moqueries de mon père l'auraient fait passer à tout jamais.

Isaure se fâcha presque du refus que je fis de me trouver du moins à un dîner avec le capitaine de Saint.... En vain je lui fis observer qu'une entrevue serait une espèce d'acceptation, et que le refus qui viendrait à la suite, s'adressant à la personne elle-même, et non plus seulement à la position, serait très-blessant; l'enfant gâtée ne répondit à ces bonnes raisons que par de l'humour et des bouderies. Elle avait cru sans doute faire un acte d'héroïsme en me donnant un mari, lorsque pour elle il n'était pas encore question de mariage.

Pendant quelque temps, je m'abstins d'aller chez madame de C.... Bien des choses me déplaisaient dans cette maison. J'aimais sincèrement Isaure, mais je ne l'aimais pas en aveugle; le ton qu'elle avait avec sa mère, sa coquetterie, m'inspiraient souvent un vif mécontentement, et elle recevait fort mal mes observations; parfois elle s'en vengeait en me lançant quelques sarcasmes, auxquels je ripostais avec plus ou moins d'animation. Diamétralement opposées dans nos opinions, nous nous heurtions l'une l'autre sans le vouloir, et chaque jour semblait diminuer le nombre des points sur lesquels jadis nous nous trouvions d'accord. Lorsque, cédant à ses instances, j'acceptais de dîner chez elle, il me fallait entendre patiemment les récits les plus absurdes, les assertions les plus folles au sujet du passé, qui datait d'hier pour ainsi dire. Ce n'est pas tout : madame de C.... elle-même avait souvent avec moi un ton d'ironie qui me faisait douter des éloges que dans d'autres circonstances elle me prodiguait. Bien rarement les liaisons de jeunesse survivent à cet âge où tout est illusion; à mesure que la raison grandit, que les facultés se développent et que l'esprit se mûrit par

l'effet de la réflexion, l'affection diminue, quand elle n'est point soutenue par l'estime.

Ne voulant pas qu'Isaure pût croire que je la bouvais, j'allai la voir un matin. Comme toujours, je me fis annoncer chez madame de C....; celle-ci avait les yeux rouges et encore humides de larmes. Ce n'était pas la première fois que je la surprenais ainsi, mais elle me parut ce jour-là plus émue que d'ordinaire. A peine m'avait-elle demandé des nouvelles de ma mère que des pleurs inondèrent son visage. Elle se couvrit les yeux de son mouchoir, et s'écria avec un accent qui me remua jusqu'au fond de l'âme : « Que vos parents sont heureux !... et que je suis malheureuse ! »

« Madame ! » m'écriai-je; puis je m'arrêtai, ne sachant que répondre; mais j'avais saisi une de ses mains, et je la tenais pressée dans les miennes.

Elle pleura longtemps sans rien dire; puis, au milieu des sanglots elle se plaignit de sa fille, en répétant presque à chaque mot : « C'est ma faute.... je me suis faite son esclave, et elle me traite en esclave. »

J'appris alors quelle triste vie menait cette mère idolâtre auprès du tyran qu'elle s'était donné. Isaure se levait tard, elle passait la journée dans une oisiveté et dans un négligé complets : elle s'habillait juste pour le moment de la promenade, qui avait lieu à trois heures, et lorsqu'il manquait quelque chose à la toilette qu'elle voulait faire, c'était à sa mère qu'elle s'en prenait; alors commençait le double supplice d'un corset serré outre mesure et d'une chaussure trop étroite, supplice supporté avec un front serein et le sourire sur les lèvres, non-seulement pendant la promenade, mais encore pendant tout le reste de la journée.

Au dîner, Isaure ne mangeait rien; spirituelle et maligne, elle soutenait l'entretien par ses questions et d'heureuses saillies. Après le dîner, on restait quelque temps à la fenêtre, jusqu'à l'heure où commençaient les parties, car on jouait beaucoup chez madame de C....; jamais les conviés ne se retiraient avant minuit. Au moment de leur départ, Isaure passait du salon dans sa chambre à coucher, où sa mère la suivait, et, après s'être assurée en se mirant plusieurs fois que sa toilette lui seyait, elle se débarrassait à la hâte du corset trop serré et de la chaussure trop étroite. C'est alors qu'elle se mettait à table. Pendant qu'elle soupait, sa mère lui faisait la lecture à haute voix, soit d'un journal, soit d'un recueil de modes, soit du roman en vogue, lecture qui se prolongeait ordinairement jusqu'à trois heures du matin. Dès cette époque, madame C.... était fort souffrante de crampes d'estomac; sa fille ne s'en apercevait pas....

En écoutant les plaintes de la malheureuse mère, je restai stupéfaite; je ne m'étais pas doutée jusqu'à ce moment que la jeune fille à laquelle je donnais le nom d'amie fût si profondément égoïste et dure. Comme j'exprimais avec chaleur mon indignation, madame de C.... s'écria : « Mademoiselle Sophie, pas un mot à ma fille de ce que je viens de vous confier; j'ai fait mon sort, je dois le supporter. Des remontrances lui apprendraient que je me suis plainte d'elle; cela ne servirait qu'à l'aggraver contre moi; je vous en supplie, pas un mot.... et que vos parents ignorent tout.... Oui, ils sont bien heureux.... Que deviendrait ma malheureuse fille, si elle me perdait?... Son cœur

n'est pas méchant, je vous assure.... Gâtée comme elle l'a été depuis son enfance, elle n'a pas la conscience du mal que souvent elle me fait... Mademoiselle Sophie, votre main, votre parole que mes confidences resteront un secret entre vous et moi... et surtout, pas un mot à ma fille.

— Permettez alors, madame, que je ne la voie pas aujourd'hui. »

Et je me levai vivement.

« Pourvu qu'on ne lui ait pas dit que vous êtes ici... »

A l'instant Isaure entra. Elle vint à moi en me tendant la main; madame de C.... avait pris un ouvrage de couture et tenait la tête baissée.

« Qu'as-tu ? me demanda Isaure; ton air est soucieux. Est-ce que ta mère serait plus malade ? ou bien ton éditeur t'aurait-il fait des traits ? »

— Tu sais, répondis-je, que les soucis ne manquent pas à la maison : si l'on ne t'avait pas dit que j'étais chez Madame, peut-être ne t'aurais-je même pas vue, car je suis fort pressée. Madame de C.... était souffrante la dernière fois que j'ai eu l'honneur de la voir, et nous désirions tous avoir de ses nouvelles. »

En disant ces mots, je saluai madame de C..., et j'allais me retirer lorsque Isaure s'écria :

« Tu ne m'embrasses donc pas ?... Quand reviendras-tu ? Viens dîner dimanche; veux-tu ? »

Je répondis que l'état de ma mère ne me permettait de rien promettre, et je m'enfus sans donner à Isaure le temps de m'accompagner jusqu'à la porte d'entrée.

J'avais le cœur serré; les plaintes de cette malheureuse mère résonnaient encore à mon oreille, et ses larmes excitaient les miennes. Oui, sans doute, elle recueillait le fruit amer de la mauvaise éducation donnée à sa fille; mais cette fille était-elle donc tout à fait sans cœur ? L'égoïsme régnait-il seul chez elle ? sa conscience ne s'éveillait-elle jamais ?... Vainement je cherchais des excuses à cet indigne abus d'une tendresse sans bornes, je n'en pouvais trouver... Par moments, il me semblait que si je disais à Isaure : « Voilà les souffrances que tu imposes à ta mère ! » Isaure se repentirait, Isaure s'amendrait.... mais j'avais promis le secret, et la raison me faisait sentir que le mal était bien enraciné. Chez la femme que possède l'amour de la parure, s'éteignent les plus nobles facultés de l'âme; l'esprit se rétrécit, le cœur se dessèche et se ferme à toutes les affections; déjà plus d'une fois j'avais eu l'occasion de faire cette triste remarque, et ce que je venais d'apprendre en confirmait la justesse. Depuis, j'ai pu répéter la même observation : toujours j'ai vu cette misérable passion de la parure développer l'amour de soi-même, et que sort-il de l'amour de soi-même, sinon une misère morale qui va croissant avec l'âge !

Quelque temps encore dura cette liaison qui ne m'apportait plus qu'anxiétés et découragement. Isaure s'apercevait de ma froideur, et elle s'en vengeait par des mots piquants. Malgré mes instantes prières, mes représentations, elle persévérait à m'offrir, le jour de ma fête et au premier de l'an, quelque objet de toilette. Refuser positivement était impossible, je m'acquittais en faisant pour elle quelques belles broderies. Me jugeant d'après elle-même, Isaure s'imaginait que je devais souffrir beaucoup de ne pouvoir suivre la mode.

« Tu as beau t'en défendre, me disait-elle, tu aimes aussi la parure : la preuve, c'est que tu es toujours coiffée comme par un coiffeur et toujours tirée à quatre épingles, et pourtant vous ne recevez personne... Oh ! je te vois venir : tu vas me répondre que ton père n'aime pas le négligé négligé, qu'une femme ne doit pas se montrer à sa famille comme elle ne voudrait pas paraître devant des étrangers... Tout cela sont des mots en l'air ; le fait est que tu aimes la toilette, pauvre fille. »

Il m'était impossible de la persuader que les soins donnés à ma personne tenaient aux habitudes d'ordre et d'arrangement que ma mère m'avait fait prendre, et que mon père, en effet, estimait peu les femmes qui se négligent elles-mêmes.

L'époque de l'un des cadeaux annuels étant arrivée, je reçus un bouquet de la part d'Isaure, mais cette fois je refusai positivement par un petit mot plein de douceur et de raison. La réponse ne se fit pas attendre : quelques lignes bien impertinentes firent bouillonner mon sang : j'écrivis une seule phrase : *Tout est fini entre nous.*

La première rupture avec Isaure m'avait causé un vif chagrin : cette fois je fus peinée sans doute, mais toute liaison entre nous était devenue impossible. Encore une illusion perdue ! Mon père m'approuva ; ma mère vénérée pressentait depuis longtemps ce qui venait d'arriver ; elle me dit : « Que l'infortune s'appesantisse sur cette malheureuse enfant, et c'est encore à toi qu'elle recourra. »

La prédiction de ma mère s'est accomplie quelques années plus tard.

Avec une ardeur nouvelle, je me remis à l'étude et au travail ; l'étude, le travail m'empêchaient de sentir l'isolement dans lequel nous vivions. Peu à peu mon père avait banni tous les visiteurs. Il me permettait de voir quelques personnes au dehors, mais il ne voulait voir personne chez lui. Son activité diminuait d'une manière sensible ; et chaque jour il semblait prendre moins d'intérêt à mes travaux littéraires ; cependant il me répétait souvent, à propos des romans que je composais ou que je traduisais : *Tu feras mieux que cela.* Quel était ce mieux ? Peut-être mon père n'en avait-il qu'une vague idée ; mais je sentais en moi des aspirations, vagues aussi, vers une autre voie que celle que je suivais. Avant de devenir auteur, j'avais aimé de passion les romans à grands fracas ; mais, depuis, mon goût s'était épuré ; j'avais compris que la vie humaine doit être présentée telle qu'elle est, et non telle que la fait souvent l'imagination du romancier. Je sentais aussi le besoin de donner une portée sérieuse à mes écrits ; mais, ignorante comme je l'étais, je n'entrevois même pas le moyen de faire autrement ni autre chose que ce que je faisais. L'instruction élémentaire m'avait manqué, il fallait donc étudier, même pour mes traductions, ces livres que beaucoup de personnes plus jeunes que moi savaient par cœur ; mais je ne me décourageais pas. Déjà, grâce aux produits de ma plume, le nombre de nos dettes avait beaucoup diminué ; nous vivions dans la gêne, mais je voyais approcher le moment où nous ne devrions plus rien à personne, et ne plus rien devoir c'est être riche.

Un jour, les feuilles publiques nous apprirent que M. le comte Camille de Montalivet, succédant à son père et à son frère aîné, qui avaient cessé de vivre, était

venu prendre place au milieu des pairs de France; sa noble mère l'accompagnait sans doute. En effet, madame la comtesse douairière de Montalivet était arrivée depuis peu à Paris. Si nous n'avions pas été aussi pauvres que nous l'étions alors, il n'y eût pas eu d'hésitation dans ce que la reconnaissance et les souvenirs du passé inspiraient à mon père en cette circonstance: il aurait écrit pour demander la permission de se présenter; il ne rougissait pas de ses habits râpés, mais il n'en voulait pas non plus faire étalage. Sans se rendre compte positivement des changements qui s'étaient faits en lui, il ne sentait pas son esprit aussi libre qu'autrefois; et puis il craignait de se placer lui-même, en apparence du moins, au nombre de ces solliciteurs dont la foule entoure les grands.

Après bien des discussions et des débats, il fut décidé que je tenterais d'être reçue par madame la comtesse de Montalivet, sans faire précéder ma

visite d'une demande d'audience, demande qui eût donné à cette visite une certaine importance: j'irais, à titre d'auteur, lui offrir l'un de mes ouvrages. Elle nous avait prouvé en 1813 qu'elle avait la mémoire du cœur; le nom de mon père suffirait probablement pour me faire bien accueillir, et j'expliquerais alors que mon père, mal portant, n'était pas en état de présenter lui-même sa fille, mais qu'il demandait pour elle l'appui de la noble épouse de son ancien protecteur.

L'idée de cette visite m'inspirait un certain effroi: la vie retirée que nous menions n'avait pas contribué à diminuer ma timidité naturelle; mais ce qui me rassurait quelque peu, c'était le souvenir de ces beaux traits où la bonté se trouvait unie à la dignité. Enfin il fut décidé que la semaine suivante je me présenterais chez madame la comtesse de Montalivet.

S. ULLIAC TRÉMADEURE.

MARGUERITE

(Suite.)

V

Ce ne fut qu'au bout de quinze jours que le père Bonnard, faible encore, mais hors de danger, se sentit assez fort pour quitter l'hospice. Sœur Euphrasine paya le premier mois du loyer de deux petites chambres situées près de la Kasbah, et obtint des dames de sa connaissance des ouvrages de couture pour sa protégée, qui pourrait ainsi gagner de quoi vivre sans sortir de chez elle, et tout en soignant son petit ménage. Les vingt-cinq francs du caporal servirent à acheter deux paillasses, deux couvertures et un peu de vaisselle commune; le menuisier du coin vendit à crédit plusieurs planches, trois escabelles et une table de bois blanc, et Marguerite prit possession de ce réduit avec autant de gaieté de cœur qu'une grande dame qui s'installe dans le brillant hôtel dont elle vient de faire l'acquisition.

Tout alla d'abord au gré de ses désirs, l'ouvrage ne manquait point, et il était mieux rétribué qu'en France; l'espérance du succès et l'enthousiasme de l'amour filial lui prêtaient une activité si prodigieuse qu'elle confectionna en quinze jours plus de chemises et de festons qu'une bonne ouvrière n'en fait ordinairement dans un mois; mais cet excès de travail nuisit bientôt à sa santé, elle fut malade quelques jours, et elle comprit la nécessité de modérer son ardeur.

La vie était à bon marché en Afrique pour ceux qui se contentaient des productions du pays, mais un peu de vin parut indispensable au rétablissement du père Bonnard, et le vin était cher à Constantine,

parce qu'il venait de France, et que le prix des transports était considérable. Marguerite eût plutôt mangé du pain sec à tous ses repas que de ne point offrir au vieillard la boisson jugée nécessaire par le docteur. De plus, l'échéance du loyer des deux petites chambres enleva bientôt la meilleure partie des profits du premier mois, et, comme les forces du père Bonnard revenaient si lentement qu'il était à craindre qu'il ne pût jamais se remettre au travail, la jeune fille comprit bientôt que sa tâche n'était point aussi facile qu'elle l'avait cru d'abord; son courage ne faiblit pas néanmoins, et, confiante dans la Providence, elle espéra des jours meilleurs.

Trois mois s'écoulèrent sans que Marguerite pût parvenir à payer ce qu'elle devait au menuisier; elle n'avait cependant rien changé à sa modeste toilette, et la robe de cotonnade bleue, la cornette plissée, le fichu de percale du couvent, composaient encore à peu près toute sa garde-robe; mais il avait fallu au père Bonnard un peu de linge et des vêtements plus chauds que ceux qu'il avait rapportés de Sétif, et tout ce qu'on avait pu retrancher sur le strict nécessaire avait à peine suffi à cette dépense.

Sœur Euphrasine visitait souvent sa protégée, elle lui envoyait des pratiques, elle la soutenait de ses conseils, gémissant intérieurement de ne pouvoir venir à son aide d'une manière plus efficace; mais les religieuses hospitalières étaient si pauvres à Constantine, qu'elles ne pouvaient faire la charité qu'en prenant sur leur temps et sur leur santé même, plutôt que sur leur bourse.

Malgré le résultat peu satisfaisant de ces trois mois de travail assidu, Marguerite conservait encore une partie de ses illusions, la jeunesse ouvre facilement son cœur à l'espoir, mais il n'en était pas de même du père Bonnard dont l'âge et la maladie assombrissaient le caractère : ses plaintes continuelles et ses tristes prévisions chagrinaient la jeune fille plus que les privations qu'il lui fallait endurer.

Un soir du mois d'avril, Marguerite, adossée contre sa petite fenêtre, finissait un ouvrage de broderie qu'elle devait rendre le lendemain, et le père Bonnard, assis sur son escabelle de bois, la considérait depuis longtemps avec tendresse et amertume.

« Tu te crèves les yeux, lui dit-il d'un ton bourru, laisse ton ouvrage, Marguerite ; aussi bien, quoi que tu fasses, tu ne triompheras pas de ma mauvaise étoile.

— Qui le sait ? dit-elle avec un doux sourire et sans lever la tête de dessus son ouvrage, voici l'été qui arrive, nous n'aurons plus besoin de bois ni de chandelle, et c'est déjà une grande économie.

— Oui, reprit le vieillard, mais il faudra bien aussi que tu penses à ta toilette, pauvre enfant, car ta robe ne tient plus qu'à force de raccommodages, tes souliers sont en mauvais état, et tout cela est bien cher.

— Dieu y pourvoira, mon père.

— Et si par malheur tu venais à tomber malade, à perdre la vue, que sais-je ! il y a de quoi trembler en y pensant, laisse donc ton ouvrage, il est impossible que tu y voies encore.

— J'ai fini, dit-elle en coupant l'aiguillée de coton ; voilà qui ne me rapportera pas moins de cinq francs, et c'est déjà quelque chose.

— Ce n'est que le tiers de ce qu'il faut pour payer le mois de loyer qui doit échoir après-demain.

— Aussi en ai-je deux fois autant dans cette petite boîte, répondit Marguerite, qui faisait tous ses efforts pour relever le courage du vieillard. Ne vous inquiétez point ainsi, mon père, ayons confiance en Dieu, qui ne nous abandonnera pas, et qui peut améliorer notre position au moment où nous nous y attendons le moins.

— A la bonne heure, Marguerite, espère, mon enfant, tu es jeune, tu as le temps d'attendre, mais moi que le malheur a toujours poursuivi, comment espérerais-je encore ? Ne t'ai-je pas raconté plusieurs fois déjà qu'à l'âge de vingt ans je vivais dans une honnête aisance, lorsqu'une banqueroute frauduleuse m'emporta tout ce que je possédais ! Depuis ce jour fatal, j'ai souvent tenté la fortune, tantôt comme marchand, tantôt comme commissionnaire, puis comme garçon de boutique ; et toujours la fortune m'a tourné le dos. Ne te rappelles-tu pas que ta pauvre mère est morte de misère et de chagrin ?

— Hélas ! oui, répondit Marguerite, que la tristesse de son père gagnait insensiblement.

Comme elle prononçait ces mots en essuyant ses yeux humides à ce souvenir plusieurs coups successifs ébranlèrent la porte mal jointe.

« Entrez, cria Bonnard. »

Et Michel se précipita dans la chambre.

Le régiment du caporal était parti pour une expédition dès le surlendemain du jour où on avait porté le père Bonnard à l'hôpital, et il n'était rentré à Constantine que depuis quelques heures.

« Sapristi ! voilà qui est fameux, s'écria-t-il, je vous retrouve en santé, quand je vous ai laissé à moitié mort ; on m'a donné cette nouvelle à l'hospice, et cela, joint à l'héritage, m'a rendu fou de joie. Excusez, mam'zelle, de ne vous avoir rien dit, j'ai tout de même bien du plaisir à vous voir. »

Le caporal parlait avec plus de volubilité qu'à l'ordinaire ; ses yeux, brillant d'un éclat inaccoutumé, paraissaient plus vifs et plus intelligents, mais l'odeur avinée qu'il répandait autour de lui pouvait faire croire que la joie n'excitait pas seule son naturel lourd et timide. A vrai dire, Michel venait d'avaler deux ou trois verres de vin en compagnie des camarades pour fêter son retour ; il possédait néanmoins sa raison tout entière ; malheureusement l'idée contraire se présenta à l'esprit de Marguerite et y excita un sentiment de dégoût qui ne l'empêcha point cependant de saluer le caporal avec toute l'aménité dont elle était capable, car les services qu'il avait rendus au père Bonnard étaient toujours présents à son souvenir ; mais elle rougit à l'idée qu'il leur était encore impossible de lui rembourser son argent.

« De quel héritage parlez-vous donc, mon cher ? demanda le père Bonnard, après avoir embrassé à plusieurs reprises le jeune caporal.

— Eh ! parbleu ! d'un héritage qui me tombe du ciel ou à peu près... Un brave homme que je ne connaissais ni d'Eve ni d'Adam, quoiqu'il fût bien mon cousin, puisque le notaire me le mande ; mais lisez cette lettre, père Bonnard, vous y verrez cela tout au long.

— Et l'héritage est-il considérable ? demanda le vieillard, en dépliant le papier avec un tremblement nerveux que l'âge et la maladie n'eussent pas causés seuls.

— Vingt-cinq mille francs, rien que ça, qu'en dites-vous, père Bonnard ?

— Que vous êtes un heureux garçon, caporal, mais vous méritez ce bonheur, et, foi d'honnête homme, je m'en réjouis de toute mon âme. Marguerite, donnez-nous de la lumière, je n'y vois pas assez pour lire. »

La jeune fille descendit en courant et alla acheter un peu d'huile, car il ne lui en restait plus pour garnir sa lampe.

« Et que comptez-vous faire de cette fortune, mon ami ? dit le vieillard au jeune homme, dès que les pas de Marguerite résonnèrent sur l'escalier.

— Ah ! dame ! ça dépend des circonstances, balbutia le caporal, et si vous consentiez à faire mon bonheur....

— Que voulez-vous dire ? s'écria le vieillard en tressaillant de joie, puis-je vous être utile à quelque chose ? avez-vous besoin de conseils ? parlez, parlez vite, mon ami, je suis tout à votre service.

— Ma foi ! donc, pour ne pas aller par trente-six chemins, vous saurez, père Bonnard, que j'aime votre fille depuis le jour où je la vis à l'hôpital, et si c'était un effet de votre bonté de me la donner en mariage....

— Marguerite n'a rien, vous le savez, répondit le vieillard au comble de ses vœux, rien que sa beauté et ses vertus, car je défie qu'on trouve une fille plus sage, plus laborieuse et plus habile ; mais quant à de l'argent, il n'en faut pas parler chez nous.

— Et qui vous en parle donc, père Bonnard ? ne

— pensez-vous pas que les vingt-cinq mille francs de l'héritage soient assez pour nous trois ?

— Oh ! vous êtes un excellent jeune homme, dit le vieillard en l'embrassant avec transport, et vous n'auriez pas le sou que je ne désirerais point un autre gendre.

— Ainsi vous me donnerez Marguerite, s'écria Michel en serrant vigoureusement le père Bonnard dans ses bras... ah ! c'est ça du bonheur... mais si elle allait ne pas vouloir de moi ? dame ! c'est possible.

— Ne sois point en peine du consentement de Marguerite, mon garçon, elle l'estime beaucoup, et d'ailleurs nous allons le lui demander.

— Pas devant moi, toujours, s'écria Michel en entendant remonter la jeune fille, je n'oserais pas dire un mot de tout le soir ; et puis, si elle allait me refuser net, je serais capable de pleurer comme un enfant : ainsi, motus, père Bonnard.

— Arrive donc avec ta lumière, arrive, ma chère enfant, ma bonne fille, cria le vieillard, qui avait de la peine à contenir sa joie.

— Me voici, mon père, répondit Marguerite, je suis fâchée de vous avoir fait attendre si longtemps.

Le vieillard s'approcha aussitôt de la table, et lut et relut avec attention la lettre qu'il avait encore entre ses mains.

« C'est bien cela, dit-il au jeune homme ; votre cousin, dont vous êtes le seul parent, laisse vingt-cinq mille francs en rente sur l'État, un revenu net de douze cent cinquante francs, de plus un petit mobilier ; lis plutôt, Marguerite.

— A quoi bon, mon père, puisque vous le dites.

— Mais à voir par toi-même, et à féliciter notre ami, reprit le vieillard, qui mourait d'envie de parler de la demande que Michel venait de lui faire.

— Oh ! monsieur ne peut douter du vif intérêt que j'é prendrai toujours à ce qui le concerne, il a été trop obligé à notre égard pour que je puisse l'oublier jamais !

— Vous êtes bien bonne, mademoiselle, répondit timidement le jeune homme, qui comprenait instinctivement la supériorité de Marguerite, et qui se trouvait gêné en sa présence.

— Allons, allons, il s'agit de fêter le retour de Michel, dit le vieillard. Marguerite, va chercher une bouteille de vin, et mets sur la table tout ce que tu peux avoir de provisions ; ce sera peu de chose, mais nous l'offrons de bon cœur.

— C'est moi qui vais aller chercher le vin et du meilleur encore, vous pouvez y compter, s'écria Michel en sortant précipitamment.

— Hélas ! mon père, je crains que nous ne fassions faire un bien mauvais repas à votre ami, car nous n'avons que la soupe et un petit reste de viande.

— Emprunte à la voisine des œufs, du lard et quelque chose encore, s'il est possible ; fais de ton mieux, mon enfant, et surtout montre-toi gracieuse et prévenante pour ce brave jeune homme, je ne te trouve pas assez aimable envers lui.

— Mais, mon père, je lui réponds aussi poliment que je puis toutes les fois qu'il m'adresse la parole, ce qui n'arrive pas souvent.

— Parce que tu l'intimides avec tes airs de demoiselle. Tu as été élevée au couvent, toi, tu as du savoir-vivre : lui, au contraire, n'a jamais été que garçon de ferme ou soldat ; il n'est pas étonnant qu'il

soit un peu gauche, mais à présent que le voilà riche, tu le verras prendre de l'assurance, il ne s'agit que de l'encourager.

— Comment dois-je m'y prendre pour vous contenter, mon bon père, répondit-elle en souriant, car enfin je ne suis point chargée de son éducation, n'est-ce pas ?

— Qui sait ? dit le vieillard en clignant de l'œil, quand tu étais au couvent, tu as fait la classe à beaucoup de petites filles qui nous intéressaient infiniment moins.

— Allons, voudriez-vous que j'apprenne à lire et à écrire à un caporal à moustaches ? dit-elle en riant aux éclats.

— Et pourquoi ne lui apprendrais-tu point un jour tout ce que tu sais toi-même ? une jolie femme réussit souvent beaucoup mieux à former un jeune homme que le plus savant maître d'école.

— Mais vous n'y pensez pas, mon père, dit Marguerite d'un air sérieux.

— Allons, allons, ne fais pas ta petite moue de pensionnaire, sois gentille, Marguerite, viens m'embrasser, et cours chez la voisine pendant que je vais mettre le couvert.

— Père Bonnard, venez donc m'aider à monter cette razzia (1), cria le caporal du bas de l'escalier, sapristi ! j'espère que nous allons faire un fameux s'uper.

Ils coururent hors de la chambre et aperçurent le caporal fléchissant sous le poids d'une cruche de vin, d'un quartier de mouton, d'une demi-douzaine de poules et de provisions de toute espèce. Il ne fut plus question d'emprunter à la voisine, mais bien de préparer un repas dans les proportions des noces de Gamache.

Ils se mirent tous trois à l'ouvrage, et en moins de deux heures la petite table fut couverte de mets succulents et de la cruche d'un vin exquis qui réjouissait le cœur du père Bonnard. Il était si content de la demande du caporal et si regaillardé par cette bonne chère dont il était privé depuis longtemps, que les facéties et les jeux de mots s'échappaient de sa bouche avec abondance. Marguerite, tout heureuse de voir son père en si belle humeur, se livrait sans arrière-pensée à la gaieté naturelle à son âge, et Michel, moins timide avec elle depuis qu'il la voyait rire et plaisanter, se montrait sous un jour plus favorable.

Il raconta avec beaucoup d'entrain les hauts faits de son régiment et ses aventures dans le désert, puis il fit l'éloge de sa mère, morte depuis plusieurs années ; sa voix s'altéra à ce souvenir, et Marguerite ne put s'empêcher de penser que si l'écorce était rude et grossière, le cœur du moins était excellent.

Tout passe vite dans ce monde, surtout les heures de plaisir. Le son du tambour battant la retraite obligea le caporal à s'enfuir précipitamment ; alors la jeune fille s'empressa de mettre en ordre son petit ménage pour aller chercher dans le sommeil les forces nécessaires aux labeurs du lendemain ; Bonnard, assis près de la cheminée, ne pensait nullement à se mettre au lit, il réfléchissait à la façon dont il devait s'y prendre pour annoncer la grande nouvelle à Marguerite, et lorsque celle-ci vint rece-

(1) Expression mauresque passée dans notre langue.

voir sur le front le baiser paternel, il la retint doucement par son tablier et la força à s'asseoir près de lui.

« Il est tard, dit-elle, et je crois qu'il faut nous mettre vite au lit, ou vous serez malade demain.

— Il s'agit bien de dormir, répondit le père Bonnard. Marguerite, ma fille, j'ai un secret à t'apprendre.

— Un secret! s'écria Marguerite, qui ne pensait plus à s'aller coucher; dites vite, mon père, j'écoute de toutes mes oreilles.

— Oui, un secret, qui n'en sera bientôt plus un, je l'espère, car je suis d'avis de mener l'affaire rondement.

— Mais vous ne me dites point ce dont il est question?

— De tout ce qui pouvait nous arriver de plus heureux, d'une chose que je désirais depuis longtemps au fond de mon cœur.

— Qu'est-ce donc enfin? dit-elle vivement.

— Un instant de patience, et tu vas le savoir, fillette, répondit-il en souriant. Tu connais Michel, et tu vois que c'est un brave et digne garçon, comme je te l'ai toujours répété; c'est aussi un bel homme, ma foi!

Marguerite fit une petite moue qui avait l'air de dire que ce n'était pas son avis; mais Bonnard continua sans y faire attention:

« De plus Michel est riche maintenant, vingt-cinq mille francs, clairs et nets, et Michel te demande en mariage. »

A ce dénouement qu'elle ne prévoyait point, Marguerite se sentit pâlir.

« Eh bien! tu ne dis rien? tu ne t'attendais pas à pareil bonheur; moi, je comprends bien l'idée de ce jeune homme; à sa place j'aurais fait comme lui. »

Et il l'attira sur son sein pour l'embrasser.

« M. Michel me fait beaucoup d'honneur sans doute, car il est riche et je suis pauvre; mais moi je ne veux pas l'épouser.

— Que dis-tu donc? demanda le père Bonnard, espérant avoir mal entendu.

— Je dis que je n'épouserai pas M. Michel, répéta-t-elle d'une voix calme.

— Tu es folle! s'écria Bonnard en colère, et pourquoi n'épouserai-tu pas un homme riche et plein de belles qualités? Et que vous faut-il donc, mademoiselle, pour satisfaire votre ambition? un capitaine, un général, que sais-je, moi? Peut-être attendez-vous que le fils du roi mette sa couronne à vos pieds comme dans le conte de Cendrillon?

— Je n'attends et je ne désire rien de tout cela, dit Marguerite avec douceur.

— Alors pourquoi refuser un parti au-dessus de vos espérances? as-tu au cœur quelque autre affection? que veux-tu faire? que veux-tu devenir? Michel n'est-il pas un honnête homme? Parle, mais parle donc!

— J'estime M. Michel, je lui suis reconnaissante de ses bons procédés, mais ce n'est pas une raison pour devenir sa femme; et d'ailleurs je veux rester auprès de vous, ajouta-t-elle d'un ton câlin.

— Mais en l'épousant, tu ne me quitteras pas, fillette; tu sais que Michel doit avoir bientôt son congé, et nous retournerons au pays vivre heureux

comme des princes, à moins que tu n'aimes mieux t'établir en Algérie.

— Tenez, mon bon père, n'insistez pas davantage, dit Marguerite; je ne puis me faire à l'idée de devenir madame Michel.

— Suis-je assez malheureux! s'écria Bonnard avec désespoir. J'ai reçu toutes sortes de bons offices de ce brave garçon, que j'aime de tout mon cœur; il ne me reste aucun moyen de m'acquitter envers lui; il demande ma fille en mariage, c'est la seule chance favorable qui se présente à moi depuis vingt ans que je souffre, et ma fille le repousse!

Il cacha sa tête dans ses mains et se mit à pleurer comme un enfant.

« Mon père, ayez pitié de moi, dit Marguerite tout émue; laissez-moi au moins le temps de la réflexion.

— Réfléchis donc, et que Dieu t'inspire! » répondit le vieillard.

Et ils se séparèrent pleins de tristesse.

VI

Lorsque Marguerite se retrouva seule dans sa chambre, elle s'assit près de la croisée et pleura longtemps sans prendre de résolution; les brillantes chimères qu'elle avait eu le tort de caresser dans son esprit s'y représentaient vivement et semblaient prendre un corps et une voix pour lui dire: Veux-tu renoncer à la gloire et au bonheur? n'as-tu plus confiance en ton étoile? vas-tu t'enchaîner à jamais à un homme sans avenir et vivre près de lui dans une position si au-dessous de ton mérite? crois-tu que les époux manqueront à une fille jeune, jolie et intelligente comme toi? Si tu avais voulu seulement écouter ce bel officier que tu rencontrais, il y a six semaines, à la porte de l'hospice, tu serais sa femme maintenant; il n'est pas jeune, c'est vrai, mais il est capitaine, et n'est-ce pas un beau grade? ne dit-on pas des hommes les plus célèbres: Ce fut un grand capitaine! La femme d'un capitaine porte des chapeaux à fleurs et à plumes, elle va au bal du palais, elle a des domestiques pour la servir; puis tout capitaine peut devenir colonel, général même; être un jour la compagne d'un général, n'est-ce pas bien glorieux!

Et pendant que le démon de l'ambition faisait miroiter à ses yeux de brillants fantômes, son bon ange murmurait tout bas à son oreille les sages paroles que sœur Euphrosine lui avait si souvent répétées, et avait écrites un jour sur la première page de son livre de messe:

« La part de bonheur à laquelle nous pouvons prétendre en ce monde n'est pas plus grande dans la richesse que dans la pauvreté, dans les honneurs que dans une vie obscure, mais nous la trouverons tout entière dans l'accomplissement de nos devoirs: cherchons d'abord le royaume des cieux et sa justice, et tout le reste nous sera donné comme par surcroît. »

Le lendemain matin, Marguerite, pâle et fatiguée d'une nuit passée sans sommeil, entra dans la chambre de son père:

« Vous vous portez bien maintenant, lui dit-elle, et vous avez des provisions en abondance; permettez-moi d'aller passer quinze jours auprès des bonnes sœurs avant d'épouser M. Michel. »

Comme la fille de Jephthé, elle demandait un sursis

à son sacrifice, pour pleurer aussi non pas sa propre mort, mais celle de ses rêves ambitieux.

Le vieillard l'embrassa avec des transports de joie, et n'eut garde de s'opposer à son désir.

Ces quinze jours furent employés par Marguerite en méditations et en prières; quant au père Bonnard et à son gendre futur, ils s'occupèrent des préparatifs de la noce. On était convenu d'abord d'attendre, pour la célébrer, le congé de Michel, qui devait arriver d'un jour à l'autre; mais le colonel s'étant montré disposé à accorder la permission de mariage, le père Bonnard pensa qu'il fallait hâter un événement qui devait assurer, selon lui, le bonheur de sa fille et le sien propre; le jeune homme ne demandait pas mieux, si bien que, lorsque Marguerite sortit de sa pieuse retraite, elle trouva ses bans publiés, sa petite habitation meublée à neuf et sa modeste toilette de fiancée étalée sur son lit; une obligeante voisine s'était chargée de tous ces soins, et il ne restait plus qu'à signer le contrat et à recevoir la bénédiction nuptiale. Michel aurait bien voulu rendre quelques-uns de ses camarades témoins de son bonheur et les inviter au repas de noces, mais Marguerite le supplia de n'en rien faire; la grosse gaieté et les allures familières de ces braves gens lui déplaisaient. Le mariage civil accompli, elle se rendit à l'église, accompagnée de son père et de ses deux témoins; sœur Euphrasie assistait avec ses compagnes à la messe nuptiale, priant Dieu de tout son cœur pour le bonheur de son enfant d'adoption. Le vieux Bonnard paraissait radieux, et Michel avait beaucoup de peine à contenir l'expansion de sa joie; la mariée seule était pensive et recueillie. Dès le lendemain elle se remit au travail, ne voulant pas que son mari supportât seul les charges du ménage; seulement elle prit le temps d'aller tous les jours à la messe et de se promener quelquefois en famille, car l'aisance était entrée dans la maison avec la fortune de Michel. Le vieux Bonnard, l'esprit en repos, bien nourri et bien soigné, ne tarda pas à reprendre sa vigueur d'autrefois, et Marguerite, en voyant son père satisfait et son mari franchement heureux, commença à goûter le fruit de son obéissance, qu'elle n'osait plus appeler un sacrifice.

DEUXIÈME PARTIE.

L'EXPÉDITION DU BOU-TALEB.

Les jours succédaient aux jours et le congé de Michel n'arrivait pas. C'était pour lui et pour sa famille un désappointement hebdomadaire, les dépêches ne parvenant alors à Constantine qu'une fois par semaine.

Vers les premiers jours de décembre, le jeune mari entra à la maison l'air embarrassé.

« Les Arabes font des leurs, dit-il, les tribus que nous avions soumises l'an dernier viennent de reprendre les armes, elles sont réunies autour de l'étendard de Si-Saad, un drôle qui ne plaisante guère, si bien que nous allons leur donner une leçon.

— Que veux-tu dire par là? s'écria le père Bonnard.

— Que je pars demain matin avec mon régiment, beau-père.

— Ton régiment, je ne dis pas, mais toi, qui attends ton congé, qu'irais-tu faire là-bas?

— Puisque ma compagnie marche il faut bien que

je marche aussi, sapristi! il ferait beau voir un corporal de voltigeurs refuser de faire expédition sous prétexte qu'il attend son congé!

— Michel doit partir en effet, puisque c'est son devoir, dit tristement Marguerite.

— Entendez-vous cela, beau-père? votre fille est plus raisonnable que vous; mais ne te chagrine pas, mignonne, c'est l'affaire de quelques jours seulement une promenade de santé, histoire de rire, et voilà tout; j'en ai vu bien d'autres depuis que je suis soldat, et je n'ai jamais reçu la moindre égratignure.

— Dieu fasse qu'il en soit ainsi! murmura la jeune femme.

Le reste de la journée se passa en préparatifs de départ: le soir venu Michel fit ses adieux à sa famille; il devait se mettre en route avant le jour.

— Garde ce chiffon de papier, dit-il à Marguerite, il pourrait te servir plus tard.

Marguerite plaça le papier dans le tiroir de sa commode, et ne s'en occupa pas davantage.

A cinq heures du matin elle fut réveillée en sursaut par le tambour et les fanfares, et, s'enveloppant dans sa pelisse, elle courut à la porte de la Brèche, afin de voir partir la colonne, forte de 2,500 hommes et commandée par le général Levasseur. Il y avait là de brillants chasseurs d'Afrique caracolant sur leurs chevaux, des spahis dont le bournous rouge flottait au gré du vent, des turcos ou tirailleurs algériens coiffés de leurs turbans d'étoffe blanche; mais Marguerite n'avait d'yeux que pour la modeste infanterie, cheminant avec armes et bagages. A la clarté de la lune elle distingua très-bien son mari au moment où il défila à son tour; elle aurait voulu lui dire un dernier adieu, un sentiment de timidité, bien naturel à son âge et dans sa position, la retint comme clouée à sa place. Elle le suivit du regard jusqu'à ce que la colonne entière eût disparu sur la route, puis elle entra dans sa chambrette, ouvrit par hasard son tiroir et aperçut le papier qui lui avait été confié la veille. L'idée lui prit de voir ce qu'il contenait, elle le déplia sans scrupule, car il lui avait été donné sans condition. C'était un testament par lequel le brave Michel lui léguait tout son avoir.

Cette précaution lui serra le cœur comme un glas funèbre.

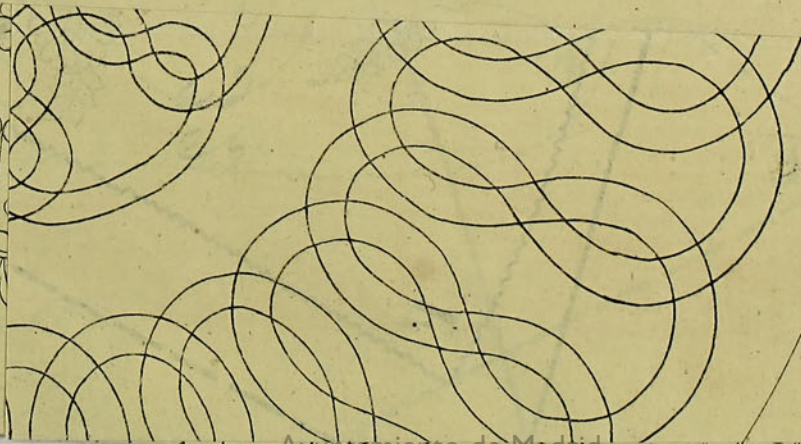
« Il y a donc plus de danger qu'il n'a voulu me le faire croire! se dit-elle les larmes aux yeux, s'il allait être tué dans l'expédition! mon Dieu! éloignez de moi un tel malheur! »

Elle se rendit à l'église et pria longtemps, le cœur plein de tristesse.

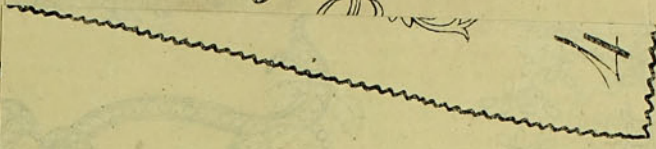
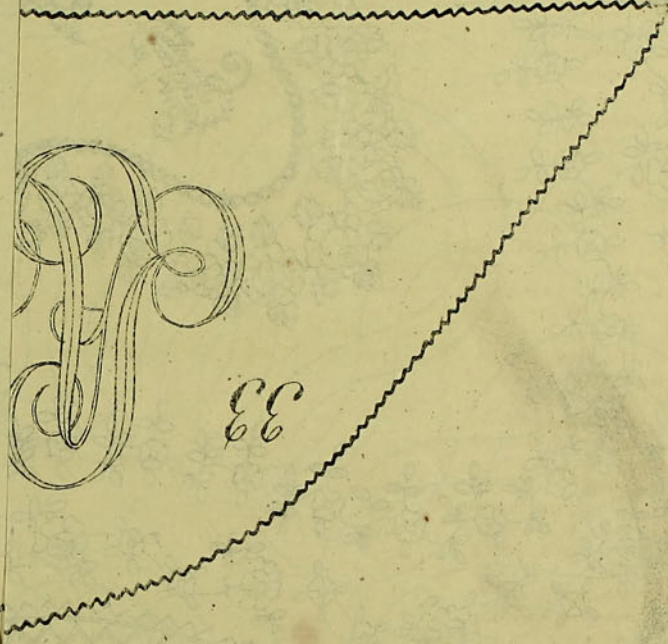
Les jours qui suivirent s'écoulèrent lentement, elle était inquiète et préoccupée.

Un exprès apporta enfin des nouvelles.

La colonne du général Levasseur, victorieuse dans cinq combats, avait si habilement manœuvré dans les montagnes que vingt jours lui avaient suffi pour ramener à l'obéissance les tribus révoltées. Le courrier, avait laissé la petite troupe campée sur les bords de l'Oued-Sysly, au versant nord du Djebel-Bou-Taleb, où elle ne devait pas tarder sans doute à recevoir l'ordre de rentrer à Constantine. Une petite lettre de Michel à sa femme lui donnait quelques détails; les soldats avaient eu leur part des razzias faites sur l'ennemi, leur ordinaire en était sensiblement amélioré, la santé et la gaieté régnaient parmi eux, et, sans le désir bien



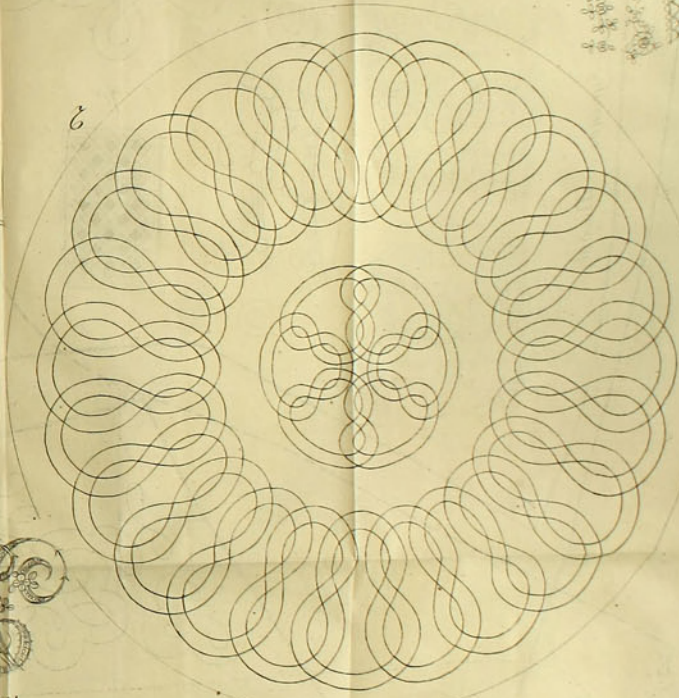
33



4

29/10/1854

41 Padelot anglais. Dos. (moi

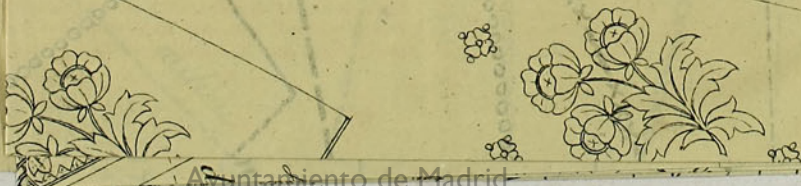




104

TH

devant. 3



naturel de revoir sa petite Marguerite, Michel se serait trouvé à merveille de la vie du bivouac. Malgré tout cela, la jeune femme n'était point entièrement rassurée sur le compte de son mari, un secret pressentiment semblait l'avertir qu'un grand danger planait sur sa tête; mais c'était une de ces inquiétudes en apparence sans sujet, que la raison désapprouve; aussi la renfermait-elle soigneusement au fond de son cœur, sans en attrister son vieux père, qui se serait moqué d'elle peut-être.

« Veux-tu, lui dit-il un jour, que nous allions surprendre Michel à Sétif, où il doit arriver bientôt? notre voisin Combel part demain pour cette ville, auprès de laquelle il vient d'obtenir une concession avantageuse; peut-être, en parcourant les alentours, trouverions-nous aussi des terres à notre convenance, que nous pourrions acheter à bas prix, ou même recevoir gratis du gouvernement. »

— Je ne demande pas mieux, répondit Marguerite, joyeuse à la pensée de dissiper plus vite l'inquiétude dont son cœur était oppressé. »

Le père Bonnard courut louer deux chevaux, l'un pour lui, l'autre pour sa fille, car il n'existait point alors d'autre moyen de transport entre Sétif et Constantine. Marguerite n'avait jamais monté à cheval, mais elle était jeune et courageuse, et, pensant qu'elle pouvait bien faire dans un but utile ce que d'autres faisaient chaque jour pour leur plaisir, elle s'élança hardiment sur la selle de femme qu'on lui avait aussi procurée.

Outre Bonnard et sa fille, la petite caravane se composait encore des deux frères Combel, de Félix Morlet, leur neveu, âgé de dix-huit ans, et d'un domestique, nommé François, tous quatre bien armés et en état de se défendre contre une attaque de Bédouins maraudeurs, que la victoire récente des Français rendait d'ailleurs peu probable.

Les six voyageurs se mirent en route avant le jour, emportant avec eux, sur le dos d'un mulet, une tente de campement et les vivres nécessaires pour un trajet de trente lieues. Bientôt le disque du soleil grandit peu à peu derrière les montagnes, et parut enfin dans tout son éclat; pas un nuage au ciel, pas une brise dans l'air, l'atmosphère était douce et pure comme dans les plus beaux jours de printemps. A dix heures du matin, ils s'arrêtèrent pour se reposer au pied d'une colline rocheuse, sur laquelle croissaient à peine quelques touffes de tamarix; un petit ruisseau serpentant au fond d'une étroite vallée fournit de l'eau pour leur repas. Deux heures après ils se remirent en route, et Marguerite, qui n'avait chevauché d'abord qu'avec la plus grande circonspection, suivant pas à pas le cheval de son père, s'enhardit enfin tout à fait et se lança au galop dans la plaine. Une robe de mérinos d'un vert foncé dessinait sa taille élégante; son voile de gaze, attaché sur un chapeau de feutre gris, flottait au gré des vents: elle était charmante ainsi, animée par le plaisir et par la rapidité de la course.

« Ne vous éloignez pas de nous, dit en la rejoignant l'aîné des frères Combel, un Bédouin peut vous rencontrer et vous mener de force dans son douar (1), et

d'ailleurs il est bon de ménager votre monture, car nous avons encore un long chemin à faire avant d'arriver à Sétif.

— Les Bédouins! je ne les crains guère, répondit-elle en riant; la femme d'un soldat ne doit pas avoir peur, voyez-vous? Quant à ce pauvre animal, c'est autre chose, et vous pourriez avoir raison. »

Tout en parlant de la sorte, elle mettait son cheval au petit pas, de manière à se laisser rejoindre par ses compagnons de route.

« Ne trouvez-vous pas que le temps se rafraîchit étonnamment? dit-elle après un instant de silence.

— C'est vrai, répondit Combel, en déroulant son manteau attaché à l'arçon de sa selle; vous feriez bien de vous couvrir aussi, madame Michel, voici un vent du sud-est qui pourrait bien nous amener de l'eau. »

Le vent s'élevait en effet; chassant de sombres nuages, qui se fondirent bientôt en gouttes fines et serrées; puis, tournant tout à coup, il souffla du nord avec une extrême violence.

« Mon père, enveloppez-vous dans mon châle, » dit Marguerite en détachant à la hâte le paquet qu'ils avaient emporté.

La précaution n'était pas inutile, car le vieillard grelottait déjà sous l'impression d'une température devenue glaciale; de gros flocons de neige tournoyaient dans les airs, et bientôt la plaine tout entière n'offrit plus à leurs regards qu'une surface uniforme, d'une effrayante blancheur, car il était presque impossible d'y reconnaître son chemin.

« Qu'allons-nous devenir maintenant? disait Emile Combel en jurant de toutes ses forces.

— De grâce, ne jurez pas ainsi, monsieur Combel, lui dit Marguerite, cela nous porterait malheur; faisons plutôt comme les marins, qui invoquent la sainte Vierge au moment du péril.

— Belle ressource, ma foi! »

Comme il disait ces mots, son cheval fit un faux pas et roula dans un fossé; il fallut près d'un quart d'heure pour l'en retirer. Pendant ce temps le malheureux cavalier, froissé de sa chute, était demeuré couché sur la neige; lorsqu'on lui proposa de remonter à cheval, il fit un geste d'impatience.

« Non, non, dit-il, mourir pour mourir je veux mourir tranquille. »

Il n'était point blessé cependant, mais le froid l'avait saisi, ses muscles étaient contractés, ses mains roides, ses lèvres bleuâtres; le moindre mouvement lui faisait éprouver d'insupportables douleurs dans toutes les jointures de son corps. En vain son frère et son neveu le conjurent de prendre courage et de faire un effort sur lui-même pour surmonter le sommeil perfide qui s'empare de ses sens, le malheureux s'irrite et blasphème, ses yeux hagards dénotent l'égarément de son esprit, on dirait un homme ivre. En vain Marguerite, toute tremblante, approche de ses lèvres un flacon d'eau-de-vie dont Bonnard était pourvu, il fut impossible de lui en faire avaler une seule goutte. Elle se mit alors à le frictionner pour lui rendre un peu de chaleur, pendant que les quatre hommes encore valides unissaient leurs efforts pour dresser leur tente de campement et pour allumer du feu, car la nuit approchait, et il devenait impossible de se guider à travers la plaine uniforme et déserte. Par malheur, le bois manquait absolument; les

(1) On appelle *douar* la réunion de plusieurs tentes rangées en cercle, appartenant à une ou à plusieurs familles de la même tribu. Plusieurs *douars* forment une tribu.

racines d'artichauts sauvages et les autres plantes que l'on parvenait à découvrir sous la neige étaient trop humides pour s'enflammer. La tente s'élevait cependant sur des bâtons fichés en terre; on y transporta le malade, que l'on couvrit à la hâte de tout ce qu'on put trouver de linge et de vêtements dans le mince bagage des voyageurs, puis on travailla de nouveau à faire briller un peu de flamme. Plusieurs morceaux de papier trouvés dans les poches de Combel parvinrent enfin à allumer les racines d'artichauts et les menues branches de tamarix; mais alors une épaisse fumée remplit la tente, menaçant d'asphyxier tous ceux qu'elle renfermait; et, comme ils cherchaient, les moyens de parer à cet inconvénient, un violent coup de vent renversa l'insuffisant abri, dont la toile couverte de neige les enveloppa comme dans un linceul. Le domestique sortit le premier de cette espèce de tombe anticipée, puis il aida ses compagnons à se dégager à leur tour; Émile seul demeura immobile à sa place.

« Mon pauvre frère est mort! » dit Combel d'une voix sombre.

Marguerite se pencha sur ce jeune homme, naguère encore plein de santé, elle appuya la main sur son cœur, chercha son pouls, et frémit d'horreur et de pitié en reconnaissant qu'il avait en effet cessé de vivre.

« Marchons, de peur qu'il ne nous en arrive autant, dit le domestique en cherchant à entraîner son maître.

— Non, non, je n'abandonnerai point ainsi mon pauvre Émile, murmura Combel, que le froid commençait à engourdir.

— Alors vous voulez mourir comme lui, répondit brusquement François. Si c'est là votre idée à tous je vous quitte, moi je tiens encore à ma peau, quelque vieille qu'elle soit! »

Et poussé par cet égoïsme brutal que l'instinct de la conservation donne au commun des hommes, il s'éloigna de ses compagnons.

« Revenez, François, cria Marguerite, qui comprit aussitôt que de l'union de leurs forces et de leurs intelligences dépendait le salut de tous, revenez, je vous l'ordonne. »

Cette voix douce et impérieuse à la fois, retentissant comme l'airain sonore au milieu du terrible silence de cette nuit d'horreur, eut sur l'esprit de cet homme un magique pouvoir, il s'arrêta tout court, puis il obéit sans mot dire.

Pendant ce temps la jeune femme s'était approchée de Combel, et le secourant de toutes ses forces :

« Levez-vous pour ne pas mourir! lui disait-elle avec véhémence.

— Je ne veux pas!... je ne puis pas? murmura le malheureux, puis-je retourner sans lui!

— Pensez à votre femme et à vos enfants, que vous allez rendre orphelins! »

Ces derniers mots parurent faire quelque impression sur l'esprit de ce pauvre homme; il fit un effort pour se relever.

Marguerite lui tendit la main.

« Prenez le bras de François et appuyez-vous aussi sur votre neveu; voici votre paletot, mettez-le sur votre habit, il faut vous envelopper de votre mieux. »

Ils se couvrirent de tous les vêtements contenus dans leur bagage; le père Bonnard, son bonnet en-

foncé jusqu'aux yeux sous sa casquette de drap, portait par-dessus son manteau le châle de noce de sa fille; celle-ci avait mis deux robes l'une sur l'autre.

« En route maintenant, dit-elle, et que le Seigneur nous conduise! »

Dans les moments de péril extrême, celui qui est doué du caractère le plus énergique, quels que soient d'ailleurs son âge et son sexe, prend sur ses compagnons une autorité à laquelle tous se soumettent instinctivement; il faut un chef dans toute société humaine; Marguerite s'empara, certainement sans en avoir formé le projet, de ce rôle difficile que nul ne songeait à lui disputer. Elle ne connaissait aucun moyen de soustraire sa petite troupe au fléau qui venait d'enlever si rapidement le pauvre Émile Combel, mais elle comprenait avec François que, dans cette terrible circonstance, le repos était mortel.

Ils marchèrent au hasard, car, lors même qu'il eût existé une route battue — et il était impossible de la reconnaître et de la suivre sous l'immense linceul qui recouvrait la terre — la nuit devenait de plus en plus sombre, pas une étoile au ciel, nulle autre clarté que la blancheur éblouissante du sol fatigant les yeux; le vent aussi redoublait de violence, et les voyageurs, les pieds dans la neige, sentaient leur souffle se geler sur leur visage. Ils étaient alors à treize lieues de Constantine et plus loin encore de Sétif, et ils savaient à peine de quel côté ils devaient diriger leurs pas. Marguerite espérait rencontrer quelqu'une de ces tribus nomades qui plantent leurs tentes partout où elles trouvent de l'herbe pour faire paître leurs troupeaux; cette hospitalité, dont la seule pensée l'eût remplie de terreur quelques heures auparavant, lui semblait la seule chance de salut, elle en parlait à ses compagnons avec plus d'assurance qu'elle n'en avait elle-même, cherchant ainsi à relever leur courage.

Les heures s'écoulaient cependant, leurs membres endoloris par la fatigue, engourdis par le froid, ne se mouvaient plus qu'avec peine; le père Bonnard, dont l'âge avait diminué la vigueur, sentit le premier ses forces défaillir, il s'appuya lourdement sur le bras de Marguerite, puis il s'affaissa tout à coup en l'entraînant dans sa chute.

Aux cris de la pauvre jeune femme, François et Combel coururent à son secours; on releva le vieillard, qui était presque sans connaissance; on humecta ses lèvres avec l'eau-de-vie renfermée dans la gourde. Marguerite détacha la pelisse dont elle était enveloppée afin d'en couvrir son vieux père, et elle le supplia les larmes aux yeux de marcher encore.

« Je suis trop fatigué, répondait Bonnard d'une voix faible, je veux dormir maintenant.

— Mon père, au nom du ciel, surmontez cet engourdissement funeste, disait Marguerite au désespoir, le sommeil ici, c'est la mort.

— Eh bien! laissez-moi mourir tranquille au moins.

— Alors je vais mourir aussi, car je ne vous quitte point, mon père. »

Le vieillard eut peur pour son enfant chérie; un peu ranimé d'ailleurs par la chaleur du vêtement dont sa fille venait de se dépouiller pour lui, il fit un violent effort pour continuer sa route; mais Marguerite et François avaient beaucoup de peine à soutenir ses pas chancelants; et la neige tombait toujours, et aucune habitation, aucun abri secourable n'appar-

raissait. Marguerite, privée de sa pelisse, sentait le froid humide la pénétrer jusqu'à la moelle des os; quoiqu'elle marchât encore, le sommeil l'envahissait à son tour, des rêves bizarres agitaient son esprit: tantôt elle se figurait voir briller le soleil dans un ciel sans nuage, tantôt elle croyait se réchauffer entre son père et son mari à la flamme vivifiante du foyer domestique. Heureusement son pied heurta contre une pierre, et la douleur du choc la réveilla aussitôt; elle sentit l'absolue nécessité de rappeler toute son énergie pour résister à l'entraînement du sommeil; elle se frotta le visage avec de la neige, se pinça les bras, se remua vivement et s'efforça même de chanter; puis quand la voix expirait sur ses lèvres tremblantes, elle priait avec ferveur.

Tout à coup il lui sembla entendre les aboiements d'un chien, mais peut-être était-ce un rêve encore? elle interroge ses compagnons, qui tendent une oreille attentive. Espérance trompeuse! nul autre bruit que celui du vent s'engouffrant dans une gorge profonde ne trouble le silence de la nuit. Alors le découragement s'empare des pauvres voyageurs, ils se lassent de souffrir et de disputer leur vie au froid et à la fatigue; Bonnard et Combet se laissent choir sur la neige déclarant qu'ils n'iront pas plus loin, qu'ils préfèrent une prompte mort à cette affreuse agonie. François et Félix vont imiter leur exemple. Marguerite seule lutte encore contre l'abattement général; elle supplie et menace à son tour, tantôt les traitant de lâches et d'insensés, tantôt faisant appel à leurs sentiments d'hommes d'honneur et de chrétiens. Efforts superflus! ils demeurent insensibles aux prières comme aux injures, et bientôt la neige, qui ne cesse pas de tomber, les aura recouverts d'un blanc linceul.

« Entendez-vous? » s'écrie-t-elle tout à coup.

Cette fois ce n'était pas un songe, tous ont distingué les aboiements des chiens: un cri de joie s'échappe de leur poitrine; ils s'étaient couchés pour mourir, ils se sentent reprendre à l'amour de la vie, ils font un suprême effort et, s'entraïdant, ils se remettent sur pied; mais ils hésitent sur la direction qu'ils doivent suivre. Marguerite, les yeux élevés vers le ciel pour remercier le Seigneur, étend le bras vers l'ouest.

« Marchons de ce côté, » dit-elle hardiment.

Ils gravissent un mamelon escarpé, tout couvert d'une neige glissante; ils ne se plaignent plus, l'espérance avait ravivé leur courage. Enfin ils descendent de l'autre côté du mamelon, l'horizon se dégage et la clarté d'un grand feu, brillant dans le lointain, leur laisse apercevoir une douzaine de tentes arabes dressées en rond au fond de la vallée. L'aspect de la terre promise ne fit pas éprouver aux Israélites errants dans le désert une plus vive émotion qu'à nos voyageurs transis la vue de ce pauvre douar. Ils s'élançent vers cette flamme vivifiante avec tout le reste de force que leur fait retrouver l'impétuosité d'un ardent désir, sans se laisser arrêter par les furieux aboiements des chiens, flairant leur approche et tout prêts à se jeter sur eux.

Ils n'étaient plus qu'à une cinquantaine de pas du foyer, lorsqu'un homme maigre et de haute taille, vêtu d'un burnous d'un blanc sale, apparut soudain comme sorti de dessous terre; on eût dit un fantôme enveloppé d'un suaire: il tenait à la main un long fusil de chasse, et paraissait disposé à en faire usage

contre ceux dont les chiens fidèles annonçaient l'arrivée. Les visages basanés de deux ou trois autres Bédouins se dessinèrent sur le fond lumineux; armés comme le premier et prêts à tout événement, ils semblaient tenir conseil sur la conduite qu'il leur fallait tenir.

Marguerite avait appris un peu d'arabe à l'hôpital de Constantine, elle dit à ses amis de la suivre à distance, et s'avancant résolument vers le groupe des Bédouins, elle les salua en mettant la main sur son cœur, puis, d'une voix émue, elle raconta en peu de mots sa lamentable histoire, leur demandant en grâce un abri pour la nuit.

« Salamalek, Allah yaïchek (salut sur toi; que Dieu te fasse vivre)! répondit le cheik (1). Appelle tes compagnons. Vous serez les bienvenus parmi nous. »

Les cinq voyageurs pénétrèrent alors dans l'enceinte formée par les tentes et s'approchèrent du feu. Soit compassion, soit curiosité, toute la tribu fut bientôt sur pied; les femmes entourèrent les nouveaux venus; une d'elles courut chercher du lait dans un vase de bois, une autre leur apporta des dattes dans un coin de son burnous, on leur offrit aussi des œufs durs, et quand ils eurent apaisé leur faim et leur soif, on établit les quatre Français dans la même tente, et la femme du cheik amena Marguerite dans la sienne (2). La pauvre enfant se jeta d'abord à genoux pour remercier Dieu de cette heureuse délivrance, puis elle s'étendit sur une natte de jonc, recouverte de peaux de brebis, s'enveloppa des couvertures que la Bédouine lui avait offertes, et, accablée de fatigue, elle ne tarda pas à s'endormir profondément. Son sommeil fut loin d'être paisible; une vague inquiétude, qu'elle ne pouvait dominer, la réveilla souvent en sursaut; puis elle vit en songe son mari pâle et défiguré, tout sanglant et blessé à mort, lui faire de la main un signe d'adieu.

Il était grand jour quand elle se réveilla; le soleil aurait doré la plaine de ses rayons lumineux s'il eût pu percer les gros nuages noirs qui le couvraient, mais le temps était encore plus dur que la veille, le douar était à moitié enseveli sous la neige amoncelée pendant la nuit, et Marguerite, après avoir visité son vieux père, se joignit aux Bédouins occupés à secouer les tentes, à en déblayer les abords, à recueillir les broussailles et les racines sauvages pour alimenter le feu et à préparer le couscoussou (3) et les gallettes.

Pendant ce temps le cheik, voulant faire honneur à ses hôtes, choisit dans les troupeaux le mouton le plus gras, l'égorgea lui-même hors de l'enceinte; puis, aidé de deux autres Bédouins, il creusa dans la terre un trou qu'il remplit à moitié de cailloux rougis au feu, y plaça l'animal entier (4), qu'il recouvrit égale-

(1) Cheik, chef de tribu chez les Arabes.

(2) Les tentes arabes sont en poil de chameau d'une couleur brune et doublé d'une autre étoffe à l'intérieur; elles sont souvent séparées en deux compartiments.

(3) Le couscoussou est le mets national des Arabes; il se compose de semoule très-fine, pétrie avec soin par les femmes, et formant de petits grains que l'on fait cuire à la vapeur. On le sert avec du mouton et des légumes, ou autour d'une volaille; quelquefois aussi cuit dans du lait sucré.

(4) Les Arabes servent des moutons tout entiers, à l'exception de la tête, que le Koran leur défend de manger.

ment de cailloux et de terre battue, et alluma dessus un grand feu, qu'il entretint avec beaucoup d'attention. Lorsque le mouton fut cuit à point et retiré de son four souterrain, les étrangers furent invités à la *diffa* (1); le lait aigri servait de boisson. Le cheik aracha avec ses doigts sur le dos de l'animal un lambeau de chair qu'il offrit au père Bonnard comme au plus âgé de ses hôtes; puis tous se mirent à déchirer cette proie, dont les femmes et les enfants eurent aussi leur part.

Réconfortés par ce repas substantiel, les voyageurs auraient vivement désiré se remettre en route, mais le temps était si mauvais, le vent soufflait encore avec tant de violence, qu'il leur fallut passer toute la journée dans le douar.

Le lendemain matin, la température s'étant un peu adoucie, ils se remirent en route pour Sétif, où ils arrivèrent à la nuit.

Les matelots battus par la tempête et longtemps soumis à des privations de toute espèce jouissent avec volupté des délices du port; le père Bonnard et ses compagnons firent comme les matelots. En comparaison de la tente arabe, la pauvre auberge du *Lion d'Or*, où ils descendirent à Sétif leur parut un hôtel très-confortable; ils trouvèrent les lits excellents et la table exquise; une bouteille de vin vieux, prétendu de Bordeaux, qu'ils se firent servir près d'un feu clair et pétillant, réchauffa leur estomac fatigué et ouvrit leur cœur à la joie. Marguerite seule demeurait triste et pensive; quelques mots échappés au garçon de service lui avaient appris que l'on s'inquiétait vivement du sort des troupes françaises engagées dans les montagnes du Bou-Taleb. Un officier d'administration, ayant perdu la trace de la colonne expéditionnaire, et étant rentré le matin à Sétif, après avoir horriblement souffert, avait, dit-on, raconté que nos troupes victorieuses, surprises par la tourmente lorsqu'elles étaient déjà en chemin pour retourner à Constantine, avaient été obligées de suivre longtemps un affreux sentier, bordé de précipices; puis, que la neige amoncelée ayant changé l'aspect des lieux, et les Bach-Omars qui servaient de guides n'ayant plus reconnu le pays, on avait campé à neuf heures du soir dans un bas-fond ouvrant par un étroit défilé dans la plaine de Sétif; qu'il avait été presque impossible de dresser les tentes et d'allumer les feux; que le lendemain, au point du jour, lorsque le général ordonna de lever le camp et d'essayer de gagner Sétif, plusieurs soldats engourdis par le froid avaient déjà cessé de vivre. On avait marché au hasard sur un terrain glacé où bêtes et gens glissaient à chaque pas; plusieurs cavaliers et des hommes du train, tombés avec leurs chevaux et leurs mulets au fond des précipices, y avaient trouvé la mort, et les bords de l'Oued-Sysly, qui coule au pied du versant nord du Bou-Taleb, avaient été couverts de malheureux, qui, n'ayant plus la force de se relever, tendaient les bras avec désespoir à leurs camarades. Alors les soldats démoralisés étaient demeurés sourds à la voix de leurs chefs; le général et les officiers, aussi fermes dans ce nouveau péril, impossible à prévoir et à conjurer, que sous le feu de l'ennemi, avaient en vain

cherché à ranimer le courage des soldats; parmi ceux-ci, les uns, n'ayant pu résister à l'excès de leurs souffrances, s'étaient couchés pour mourir, d'autres, égarés au milieu des ténèbres, devaient avoir péri de froid et de privations, et de ces troupes aguerries, si fières et si redoutables deux jours auparavant, plus de la moitié peut-être ne reverrait jamais le sol natal!

Marguerite en avait assez entendu pour concevoir les plus vives alarmes. Le lendemain matin, au lever de l'aurore, elle courut à l'église, où un prêtre célébrait le saint sacrifice pour le salut de ceux que la mort environnait de toutes parts, et, agenouillée devant l'image chérie de la Consolatrice des affligés, elle donna un libre cours à ses larmes.

Quelques heures après, le canon de la place retentissait à de courts intervalles, et la population française de Sétif se précipitait vers la plaine à la rencontre de la colonne expéditionnaire, que l'on apercevait dans le lointain. Marguerite eut d'abord le désir de se joindre à ces colons, ouvriers et laboureurs, dont plusieurs conduisaient des chariots pour ramener les blessés; mais son père l'en dissuada.

« Qu'irais-tu faire là-bas? lui disait-il; n'as-tu pas assez souffert du froid et de la fatigue? dans une demi-heure au plus tard tu reverras ton mari sain et sauf; Michel est fort et énergique, il aura très-bien supporté le mauvais temps. »

Ces paroles étaient sensées, la jeune femme attendit, quoique toujours inquiète. Assise près d'une fenêtre d'où l'on découvrait en plein la campagne, elle ne pouvait détourner ses regards de cette vaste plaine encore toute couverte de neige sur laquelle s'avancait lentement, en pelotons confus, tout ce qui restait alors des troupes expéditionnaires; son œil avide interrogeait l'espace, comme si elle eût pu reconnaître de si loin, au milieu de tous les autres, celui qu'elle venait chercher à Sétif.

Enfin la petite armée, victorieuse de l'ennemi, mais vaincue par les éléments, fit son entrée dans la ville, le général en tête, avec son état-major. Le front de ces braves portait l'empreinte de grandes souffrances courageusement supportées; à leur suite venaient les soldats pâles, exténués, couverts de boue; quelques-uns ayant remplacé leurs chaussures restées dans la neige par des morceaux de peau de bœuf attachés avec des ficelles.

Marguerite s'était avancée dans la rue au premier rang des spectateurs; quand le 31^e passa sous ses yeux, son cœur battit à se rompre, puis un pâleur mortelle couvrit son visage, Michel n'y était point. Le père Bonnard commença alors à partager ses alarmes.

« Où est le caporal Michel? demandait-il vivement aux soldats qu'il pouvait aborder.

— Tiens! c'est le père Bonnard, dit un sergent qui le connaissait. Comment ça va-t-il, mon vieux? Et voilà votre jolie fille?

— Michel? où est Michel? s'écriait Marguerite éplorée.

— Nom d'un sort! à quoi sert de pleurnicher comme ça? reprit-il de sa grosse voix. Eh bien! Michel a eu froid et il s'est arrêté en chemin, voilà tout.

— Et pourquoi s'est-il arrêté? demanda-t-elle en sanglotant.

— Pourquoi? dame, pourquoi! c'est qu'il a fait la sottise de donner ses souliers à un petit conscrit qui

(1) *Diffa*, repas d'honneur qu'on offre à ses hôtes.

était près de passer l'arme à gauche, et qu'il s'est un peu gelé les pieds en marchant dans la neige. Mais le gaillard aura trouvé un abri chez les Ouled-Bou-haoum, ou chez des Benis quelconques, et il ne faut pas trop vous en mettre en peine.»

Marguerite ne pleurait plus, sa résolution était prise instantanément.

« Père, dit-elle à Bonnard, je vais à la recherche de Michel. »

Le vieillard la regarda avec stupéfaction.

« A la recherche de Michel, bon Dieu ! autant vaudrait chercher l'anneau d'or que ta mère a laissé tomber lorsque nous vinmes en Afrique. N'avons-nous pas assez souffert ? Le ciel m'est témoin que j'aime bien Michel de tout mon cœur, mais je suis vieux et épuisé par les maladies, et lui est jeune et fort ; après s'être reposé un jour ou deux dans quelque tribu, il reviendra bien portant. »

« Père, reprit Marguerite, je suis jeune et forte aussi, et, quand mon mari est malade, ma place est auprès de lui ; vous nous attendrez à Sétif. »

Le père Bonnard fit bien encore quelques objections au projet de Marguerite, mais elle fut inébranlable. Comme il était beaucoup trop tard pour se mettre en route sur-le-champ, elle employa le reste du jour à prendre des informations et à faire ses préparatifs de voyage. Elle loua un chariot que François se chargea de conduire, se pourvut de couvertures chaudes et d'aliments substantiels. En entrant dans un magasin pour acheter de la flanelle, elle aperçut une grande femme qui pleurait à chaudes larmes dans un coin de la boutique ; son cœur compatissant s'en émut de pitié.

« Que vous est-il arrivé, madame ? lui dit-elle en l'abordant. »

— Mon fils, mon pauvre Jacques ! le plus beau trouper du 43^e, répondit celle-ci d'une voix entrecoupée par des sanglots, il n'est pas revenu avec les camarades, il est mort, peut-être ! c'était sa première campagne à ce cher enfant ! »

Marguerite mêla ses larmes à celles de la pauvre mère.

« Vous êtes sans nouvelles de votre fils, lui dit-elle, je pars demain pour chercher mon mari, voulez-vous venir avec moi ? »

Le marchand de flanelle, qui avait épousé en secondes noces madame Catherine, veuve d'un tambour-major, voulut hasarder quelques remontrances sur l'inopportunité de ce voyage, mais la mère Catherine, qui, malgré les cinq pieds dix pouces et les énormes moustaches de son premier mari, avait toujours vaillamment disputé sa part d'autorité, n'était pas femme à se laisser mener par le second, paisible colon qui lui venait à peine à l'épaule. D'ailleurs, il s'agissait de ses fils unique. Elle accepta donc avec reconnaissance la proposition de madame Michel et lui promit de se rendre à six heures du matin à la porte de l'auberge du *Lion d'Or*.

Cependant l'autorité militaire, non contente de prodiguer aux soldats rentrés à Sétif tous les secours qui pouvaient leur être utiles, envoya le lendemain l'ambulance, accompagnée d'un peloton de chasseurs commandés par un lieutenant, à la recherche des malades et des blessés qui n'étaient point revenus avec la colonne. Le capitaine du génie de la place, avec un détachement du 19^e léger et plusieurs co-

lons, parmi lesquels se trouvaient Marguerite et la mère Catherine, se joignirent à ce convoi. Tous se mirent en chemin pleins d'ardeur et de bonne volonté ; mais bientôt une bourrasque effroyable se déchaîna de nouveau dans la plaine, les flocons de neige aveuglaient les hommes et les chevaux, et le froid devenant de plus en plus intense, la plupart des colons rentrèrent à Sétif.

La nuit fut plus terrible encore, la violence du vent empêchait d'entendre les coups de canon que l'on tirait de la place pour en indiquer la direction, et, quand le jour parut, les soldats étaient dispersés et les chasseurs se trouvaient séparés de l'ambulance qui, guidée par quelques spahis, était arrivée, après quinze heures de marche, dans un douar des Ouled-Bou-Haoum, alliés des Français.

Le cheik Ben-Ferghat fit dresser leurs tentes par les Arabes au milieu même de la Smala (1). Marguerite et sa compagne, transies de froid, mais heureuses encore d'avoir pu suivre l'ambulance, et protégées par le chirurgien, qui n'avait pu s'empêcher d'admirer leur constance, eurent pour elles deux une tente à part, et reçurent tous les secours qui leur étaient nécessaires.

Vers les neuf heures du matin, le son des trompettes et des clairons français, répercuté par les échos, retentit dans l'espace, et l'on vit bientôt arriver des douars environnants beaucoup de soldats écloppés, transportés de joie de retrouver des camarades et des amis dont ils s'étaient crus délaissés. Les chasseurs d'Afrique, de leur côté, ayant enfin rejoint l'ambulance, se mirent en devoir d'aller recueillir dans les tribus les soldats trop malades pour revenir seuls. Pendant ce temps, le chirurgien faisait acheter des vivres et empruntait à Ben-Ferghat ses tentes les plus spacieuses pour établir un hôpital. Le terrain, battu avec soin pour en exprimer l'eau qui s'y était infiltrée, fut d'abord couvert de cendres, sur lesquelles on étendit des peaux de bœuf ; les malades, couchés en rond, les uns contre les autres, étaient enveloppés de bonnes couvertures et avaient les pieds chauffés par un réchaud placé au milieu du cercle. Les soldats du 19^e, transformés en infirmiers, leur distribuèrent avec régularité le bouillon, la viande et le vin.

Habitée à soigner les malades à l'hôpital de Constantine, Marguerite s'était mise de suite à la disposition du chirurgien, charmé de trouver dans cette jeune femme un aide adroit et intelligent ; elle le secondait admirablement dans le pansement des blessés, qu'elle consolait aussi par de douces paroles. Ces occupations charitables avaient pour elle-même l'heureux résultat de la distraire forcément de ses propres inquiétudes ; mais chaque fois que l'approche d'un soldat malade était signalée par la sentinelle, Marguerite espérait voir son mari ; elle arrivait pour le reconnaître, et, son espoir étant déçu, elle ne pouvait retenir ses larmes, et ne trouvait plus que dans la prière et dans sa confiance en Dieu le courage de supporter sa douleur.

Vers les quatre heures du soir, deux chasseurs d'Afrique apportèrent sur un brancard un jeune soldat, dont les yeux, démesurément ouverts, les traits

(1) *Smala*, douar particulier d'un chef, comprenant sa famille et ses serviteurs.

contractés et les lèvres bleuâtres, accusaient les vives souffrances. A peine la mère Catherine eut-elle jeté les yeux sur lui qu'elle poussa un cri perçant, et courut, éperdue, à la rencontre de son fils; celui-ci la reconnut aussitôt, et, se soulevant à demi, malgré son état de faiblesse extrême, il jeta ses deux bras autour du cou de sa vieille mère avec une telle expression de surprise et de bonheur, que tous les assistants en furent attendris. Marguerite pleurait d'émotion, tout en aidant les infirmiers à installer commodément le malade.

« Dieu vous récompensera, ma petite, disait la mère Catherine toute joyeuse, vous retrouverez bientôt votre Michel.

— Pourvu qu'il soit encore en vie! murmurait la pauvre Marguerite.

— Allons donc! est-ce qu'on peut se laisser mourir quand on a, comme lui, une bonne et jolie femme? Il reviendra, vous dis-je, et, quand il sera ici, vous verrez comme nous le soignerons à nous deux! »

Marguerite s'efforçait de sourire, mais elle avait toujours le cœur bien triste.

Le lendemain le chirurgien, après lui avoir confié, pour ainsi dire, la haute surveillance sur le petit hôpital, partit lui-même, avec le lieutenant de chasseurs, pour chercher des blessés que quelques Arabes, arrivés au camp, assuraient avoir été recueillis dans les douars des Righas et des autres tribus campées au pied du Bou-Taleb. La jeune femme veilla attentivement à ce que toutes les indications hygiéniques du chirurgien fussent scrupuleusement suivies, et à ce que tous les malades réunis dans les tentes reçussent une nourriture convenable.

Quand le lieutenant et le chirurgien rentrèrent au camp, ils amenaient à leur suite une troupe d'hommes affaiblis, ayant la plupart les membres gelés; mais le caporal Michel n'était point parmi eux.

Pendant huit jours les deux officiers fouillèrent, avec le petit nombre de militaires dont ils pouvaient disposer, toutes les tribus dans lesquelles les soldats français avaient pu chercher un refuge, ramassant les blessés et enterrant les morts; quatre cent cinquante hommes furent ainsi réunis aux premiers; cent quatre-vingt-dix-huit avaient reçu la sépulture, sept seulement n'avaient pas été retrouvés. Des convois de vivres et de médicaments arrivaient tous les jours à Ain. La neige fondit enfin sous la bienfaisante influence d'un soleil radieux, et le lieutenant reçut avis de la prochaine arrivée des voitures qui devaient transporter les blessés à Sétif.

Lorsque Marguerite apprit qu'on se disposait à lever

le camp, son affliction redoubla, cet ordre du départ retentit à son oreille comme le glas funèbre de toutes ses espérances, elle se laissa tomber sur la terre dans un coin de sa tente, et se mit à pleurer à chaudes larmes.

« Pauvre chère créature du bon Dieu! dit Catherine émue de compassion, qui aurait pu croire à ce mauvais sort? Jour de ma vie! la triste chose que la guerre! Mais enfin il faut se faire une raison; vous n'êtes pas la première qui ait perdu son mari à l'armée; c'est un grand chagrin, mais on n'en meurt point, croyez-moi. Quand mon premier fut tué au siège de Constantine, je crus que j'en deviendrais folle; trois ans après, j'épousais le second; vous ferez ainsi que moi, ma mignonne; jeune et jolie comme vous êtes, les épouseurs ne vous manqueront jamais. »

Dans la disposition d'esprit où se trouvait la pauvre Marguerite, elle eût été vivement indignée d'un pareil discours si elle l'avait entendu; mais, tout entière à sa douleur, la voix de Catherine n'arrivait à son oreille que comme un bruit confus. Elle n'y comprit que l'intention de la consoler, et, après lui avoir serré la main, elle se leva d'un air résolu, essaya ses yeux noyés de pleurs, et se mit à errer seule autour des tentes.

Quelques heures plus tard tous les malades, les uns assis, les autres couchés sur les matelas dont les colons avaient eu la précaution de garnir les chariots, prenaient le chemin de Sétif.

Après avoir commodément installé son pauvre Jacques dans une grande et bonne charrette, que le marchand de flanelle avait eu soin de lui envoyer, la mère Catherine chercha Marguerite pour l'engager à retourner avec elle; mais elle ne la trouva ni dans la tente ni dans le douar. Le chirurgien, qui avait si souvent admiré le courage et le dévouement de cette jeune femme, alla lui-même aux informations, et il apprit qu'ayant arrêté, pour lui servir de guide, un petit garçon de la tribu, elle était partie, accompagnée de François, en se dirigeant vers les montagnes du Bou-Taleb.

« Quelle insigne folie! s'écria l'officier avec une pénible surprise; pauvre jeune femme, si digne d'un meilleur sort! que va-t-elle devenir seule et sans défense au milieu de ces tribus hostiles! »

Il la recommanda chaudement au cheik Ben-Ferghat et à plusieurs autres Arabes du douar, et il partit avec le regret de ne pouvoir pas lui être utile.

Comtesse DE LA ROCHE.

(La fin au prochain numéro.)

ÉNIGME HISTORIQUE

Tous deux fameux, tous deux funestes aux rois, portant le même nom, et nés dans le même pays; le premier des deux homonymes fut le vil courtisan du monarque qu'il servait; le second, adversaire mortel d'un roi, le conduisit à l'échafaud et régna à sa place. Quel est leur nom?

LES VESTALES

Il y a dans le renoncement des affections chères à la nature quelque chose d'héroïque qui, de tout temps, a attiré la vénération des peuples, et qui devait, semble-t-il, attirer aussi les bénédictions du ciel. Le prix et la valeur du sacrifice aux yeux de la Divinité est une de ces vérités primordiales qui ont laissé de profondes traces dans l'esprit des hommes, quoiqu'elle se soit altérée par le mélange des fables et des fictions ; et les peuples de l'antiquité, pénétrés de cette idée, cherchaient à faire passer leurs prières et leurs offrandes par la bouche et par les soins de quelques êtres, isolés de la foule, plus purs et plus saints que le reste des mortels, et, par là, plus agréables au dieu qu'on invoquait. La Phénicie, l'Égypte, la Grèce avaient leurs collèges de prêtresses ; la Gaule ses vierges élevées à l'école des druides ; l'Inde et la Chine ont encore de nos jours des bonzesses, vouées à un célibat perpétuel ; Rome avait ses vestales, auxquelles elle décernait des honneurs inouïs, en échange du sacrifice de leur liberté, de leur affection et des périls incessants que leur faisait courir une législation honorable et pénible à la fois.

On croit que le culte de Vesta et la consécration de ses prêtresses existaient chez les Sabins, et que ce fut à ces premiers habitants de l'Italie que Numa Pompilius, le roi législateur, emprunta cette institution. Il nomma quatre vestales, qui devaient entretenir le feu sacré. Si la négligence d'une d'entre elles laissait éteindre ce feu, elle était punie, non des derniers supplices, mais sévèrement. La rupture du vœu de virginité entraînait la condamnation à mort : la coupable était enterrée vive. On rallumait le feu à l'aide des rayons du soleil concentrés dans un cristal concave.

Les vestales étaient reçues depuis l'âge de six ans jusqu'à celui de dix. La loi Pappia ordonnait au grand prêtre, à défaut de vestales volontaires, de choisir vingt jeunes filles, libres et de naissance honorable, de les faire tirer au sort, et de saisir celle sur qui le sort tomberait, en disant : Je te prends pour avoir soin des choses saintes. Aussitôt qu'une vestale était reçue, on lui coupait les cheveux, ce qui, chez les anciens, était une marque d'affranchissement et de liberté ; et, en effet, dès ce moment, l'enfant échappait à l'autorité paternelle, elle acquiescrait le droit de tester, et elle était mise au-dessus de cette dure législation romaine qui retenait la femme, à tous les âges, dans une tutelle éternelle. Les vestales étaient regardées comme des personnes sacrées, on portait les faisceaux devant elles, et si un consul ou un préteur se rencontrait sur leur chemin, ses licteurs baissaient devant la prêtresse de Vesta leur hache et leurs faisceaux. Leur présence sauvait

le criminel que l'on conduisait au supplice, pourvu qu'elles pussent affirmer par serment qu'elles se trouvaient là par hasard et sans dessein prémédité. Leur témoignage était entendu en justice, mais on ne pouvait les contraindre à le donner. La peine de mort était prononcée contre l'imprudent qui aurait voulu leur barrer le passage, ou arrêter leur char ou leur litière. Auguste leur accorda aux spectacles une place d'honneur, et chaque siècle de la République et de l'Empire vit enrichir leur collège par des donations immenses. Ce fut le respect inviolable dont elles étaient entourées qui arrêta l'entreprise des tribuns contre Claudius. Ce dernier, malgré leur opposition, avait obtenu les honneurs du triomphe ; les tribuns voulaient le renverser de son char, mais la vestale Claudia, sa fille, qui avait suivi leurs mouvements, se jeta dans le char au moment où un tribun allait porter la main sur Claudius. Le tribun s'arrêta aussitôt : Claudius monta au Capitole, et Claudia, au bruit des applaudissements populaires, se rendit au temple de Vesta. Sûres de leur influence, les vestales entraient dans les affaires des familles et des particuliers ; leur entremise réconcilia Sylla et César ; c'est à elles qu'Auguste confia l'acte qui renfermait ses dernières volontés, et l'on vit la Vestale Vibidia intercéder avec succès auprès de Claude pour Agrippine, sa coupable épouse.

Les Vestales, dont le nombre fut élevé à six, avaient pour supérieure la plus âgée d'entre elles, que l'on appelait la vestale *Maxima*. Les vœux de virginité qu'elles faisaient après un assez long noviciat ne les engageaient que jusqu'à l'âge de trente ans. Arrivées à cet âge, elles pouvaient se marier ; mais si, pendant la durée de leur consécration, elles recevaient d'insignes honneurs, elles étaient soumises à une surveillance aussi vigilante que sévère. Les pontifes étaient leurs juges naturels. On croyait que le salut de l'État dépendait de leur fidélité, et ce préjugé rendait les informations que l'on faisait contre les vestales aussi rigoureuses que le supplice était barbare. Numa avait condamné les vestales criminelles à expirer sous les verges ou à être lapidées ; ce fut Tarquin qui institua le supplice dont on les punissait ordinairement, et qui consistait à les enterrer vives. On observait dans la procédure beaucoup de formalités, les témoins étaient entendus et confrontés avec l'accusée ; elle-même était entendue à diverses reprises, et lorsque l'arrêt de mort était rendu, on ne le lui signifiait pas immédiatement. On commençait par lui interdire toute participation aux sacrifices et aux mystères, et on lui défendait de disposer de ses biens. Lorsque enfin le jour de l'exécution était arrivé, la ville semblait en proie à une morne terreur ; les af-

faïres étaient suspendues, et le peuple se portait sur le chemin du *Champ scélérat*. Le grand prêtre, suivi des pontifes, se rendait au temple de Vesta. Là, il dépouillait la coupable des ornements sacrés, et l'enfermait dans une litière étroite et fermée de toutes parts, que des esclaves emportaient au lieu du supplice. L'exécuteur l'attendait; il ouvrait la litière, déliait la victime pendant que le pontife, levant les mains, adressait aux dieux une prière secrète. Elle en sortait cachée sous des voiles, et il l'entraînait jusqu'à l'échelle qui descendait dans le caveau où, vivante, elle devait être ensevelie. Les pontifes alors se retiraient brusquement. Le bourreau faisait descendre la condamnée dans sa tombe, retirait l'échelle, et les esclaves, amassant de la terre et des pierres, comblaient la fosse et nivelaient le sol. La malheureuse fille, vouée à cette mort cruelle, trouvait dans son sépulcre une lampe, un pain, un vase d'eau, un vase d'huile, et un vase de lait, aliments qui devaient prolonger son supplice, et un lit sur lequel, privée de toute consolation humaine, elle irait, après d'affreuses tortures, exhiler son dernier souffle.

Vingt vestales, en onze cents ans, périrent de cette mort infamante et cruelle. D'autres, mises en accusation, échappèrent à l'arrêt par des prodiges dans lesquels on peut reconnaître la main adroite des pontifes. Tuccia se justifia en portant de l'eau dans un crible depuis le Tibre jusqu'au temple de Vesta; Emilie, qui avait laissé éteindre le feu sacré, jeta son voile sur les cendres froides, et le voile prit feu à l'instant. Deux autres vestales, Capronia et Florida, évitèrent, par le suicide, la lente agonie à laquelle elles étaient condamnées. Sous le règne de Domitien, la vestale Maxima Cornélia fut mise en jugement, condamnée contre toutes les règles, et, jusqu'au dernier moment, on la vit protester de son innocence, et adjurer le grand pontife de défendre sa mémoire.

Elle descendit seule l'échelle fatale, refusant avec fierté l'appui que le bourreau lui offrait, et le chevalier romain Célérius, condamné en même temps qu'elle, périt sous les verges, en protestant que Cornélia était la plus pure des vestales.

Les vestales ne veillaient pas seulement au feu sacré, elles offraient incessamment des vœux pour tout l'empire, et elles veillaient sur les choses sacrées. Qu'étaient ces choses sacrées? On ne le sait pas positivement. Quelques auteurs assurent qu'elles conservaient dans l'intérieur du temple deux tonneaux, l'un vide et ouvert, l'autre plein et couvert; elles seules connaissaient le contenu du dernier. Pline parle d'un dieu révérend par les vestales, et qui protégeait spécialement les généraux d'armée et les petits enfants. Le culte de Vesta n'admettait aucune image sensible; son temple était de forme ronde comme le globe, et le feu sacré qui brûlait au milieu du sanctuaire symbolisait ce feu qui féconde la terre.

La vie des vestales, pleine de luxe et de mollesse, et côtoyant sans cesse les abîmes d'une pénalité terrible, nous paraît à la fois brillante et misérable. Notre religion a réalisé le problème de l'abnégation et du dévouement pratiqués jusqu'à la mort, en vue de Dieu seul, sans récompenses ni châtimens terrestres. Les vierges chrétiennes, consacrées au vrai Dieu, ne reçoivent point de vains honneurs, mais, à l'abri des dangers du monde, aucun prestige n'ébranle leur cœur, aucune crainte sinistre ne trouble leur repos; le Seigneur est la part qu'elles ont choisie, elles trouvent la paix dans une vie humble, pauvre, pénitente, parmi des labeurs constants et parfois héroïques, et d'immortelles espérances les soutiennent et les fortifient, jusqu'à ce qu'une mort tranquille, au milieu de leurs compagnes, vienne couronner leur vie innocente!

M. B.

LA MER

Du haut de la colline, assis sous le vieux frêne,
J'ai vu le beau matin rire dans le ciel clair.
Des souffles embaumés sans bruit traversaient l'air,
Effleurant les buissons plus ornés qu'une reine.

Non loin de mes regards, immobile, la mer,
Libre de vils fardeaux dans sa paix souveraine,
Autre ciel tout d'azur, épanchait sur l'arène
Ses étoiles d'argent où se jouait l'éclair.

Dieu me faisait sentir sa présence sublime :
Il descendait du ciel, il montait de l'abîme!
Je priais. — Tout à coup, remplissant le chemin,

L'homme, hélas! apparut : un berger maigre et blême,
En haillons, l'œil méchant, répandant le blasphème,
Menait ses moutons paitre, un fouet à la main.

LOUIS VEUILLOT.
(Çà et Là.)

REVUE MUSICALE

Quoique nous pensions qu'à cette époque avancée de l'année, il reste fort peu d'abonnées qui n'aient reçu le complément de leur musique, nous recommanderons néanmoins un charmant quadrille de J. Strauss intitulé : *Les Gentils Bretons*. Parmi les innombrables publications de ce genre qui sont chaque hiver jetées en pâture au commerce parisien, beaucoup se trouvent trop difficiles et n'atteignent pas le but que l'on se propose en les achetant. Ce n'est pas la difficulté d'un quadrille qui fait son mérite,

c'est particulièrement la manière dont il est exécuté. Pour jouer aisément, avec fermeté et mesure, on doit donc choisir de préférence la musique simple et facile ; ce qui n'exclut pas la verve et l'entrain qui sont indispensables à ces sortes de compositions. *Les Gentils Bretons* promettent, sous ce rapport, toutes les chances de succès, et nous sommes certains d'entendre prochainement bon nombre de pianos faire retentir les salons des motifs brillants et légers de M. J. Strauss.

Les feuilles ne sont pas encore tombées des arbres, les hirondelles n'ont pas abandonné notre ciel nébuleux, et voici déjà Paris causant, chantant, papillonnant comme aux plus longs jours de l'hiver. Nous avons attendu le soleil et le soleil n'est pas venu ; il a bien fallu demander au monde les lumières que la nature nous refusait. Le génie de la musique, plus clément que les saisons, va nous dédommager de tous ces mécomptes ; déjà l'archet frémit dans sa main puissante ; encore quelque jours, et nous verrons s'élever à nos pieds les trésors qu'il a amassés pour nous depuis six mois ; enfin l'*Africaine*, cette perle du désert si longtemps et si instamment désirée, va briller à nos yeux de tout son éclat. Le grand maître, qui la recelait dans son splendide écrin, s'est laissé attendrir par les instantes prières des enfants de l'art. M. Meyerbeer a fait choix, pour exécuter les principaux rôles de son œuvre, de madame Tedesco et de M. Niemann. Certes, madame Tedesco est une magnifique cantatrice, et nous croyons que nulle mieux qu'elle ne pouvait interpréter la pensée large et toujours éminemment dramatique de l'illustre auteur des *Huguenots* ; mais lors de son départ de Paris, madame Tedesco était excessivement fatiguée, et sa voix, alors fort affaiblie, avait changé en commentaires peu généreux les applaudissements frénétiques de ses nombreux admirateurs. Ses voyages en Angleterre et en Russie auront-ils opéré une amélioration favorable à la chanteuse, ou auront-ils augmenté le degré de lassitude qu'on déplorait lors de ses dernières représentations ? Voilà ce qu'on ne pourra savoir qu'au jour suprême de la représentation. Le ténor allemand dont il a été question plus haut a été engagé tout exprès pour concourir au succès de l'œuvre attendue ; ce chanteur auquel on accorde des qualités incontestables, doit, ainsi que madame Tedesco, figurer dans le *Thannhauser* de M. Wagner, le régénérateur de l'harmonie moderne. Il faut croire que M. Meyerbeer ne redoute pas l'apparition de ce redoutable adversaire dont s'occupe en ce moment la jeune France musicale, si avide d'innovations. Le grand maître, avec l'activité fiévreuse qu'on lui

connaît, surveille, heure à heure, les phases de l'éclosion que l'on attend ; il assiste aux répétitions, s'installe chez les artistes, les dirige, les gourmande, les exalte ou les décourage, ne connaissant ni entrave ni fatigue, et s'attachant à son succès futur, comme s'il s'agissait d'une première bataille à livrer, d'une première victoire à obtenir.

Les dilettanti parisiens, après avoir cherché le soleil de ville en ville et d'océans en océans, sans pouvoir le rencontrer, sont enfin rentrés dans le vrai cénacle de l'art. Le Théâtre-Italien a fait sa réouverture avec la *Sonnambula* de Bellini, dont mademoiselle Marie Battu, MM. Gardoni et Angelini ont interprété les principaux rôles.

Il y a huit mois, lors des débuts de la jeune cantatrice, les applaudissements furent unanimes ; tout le monde musical salua son apparition, elle arrivait dans un excellent moment. Mademoiselle Frezzolini avait laissé de charmants souvenirs ; mais une petite cabale dont le public, avide de scandales, s'était emparé pour faire de grosses histoires, quelques articles peu galants décochés dans les journaux littéraires ; tout cela avait attiédi l'admiration dont on s'était montré si prodigue envers elle ; d'un seul bond, mademoiselle Battu sauta dans l'arène. Point de réclames tapageuses, point de ces critiques habiles qui font apprécier un artiste même en en disant beaucoup de mal. C'était une élève de l'école privée de Duprez, un talent naît, une rose sauvage éclosée à l'abri d'un chêne. Que de charmes aussi dans cette première apparition ! que de grâce, de sentiment profond, de douce mélancolie, de poésie rêveuse, dans cette voix fraîche comme le printemps, pénétrante comme le dernier parfum des fleurs d'automne ! elle suivait un chemin où d'illustres devancières, Sontag et Persiani, avaient laissé des traces lumineuses, et nous la regardions courir par monts et par vaux, sans songer à la comparer ! Que nous importait qu'une cantatrice italienne ou qu'une chanteuse allemande eussent passé par les mêmes sentiers ? Toute la grâce, toute l'agilité, toute la poésie française étaient résumées en elle. Elle

portait dans sa main le vrai flambeau de l'art, et sa voix, sa diction, son regard, son sourire en étaient illuminés. Nous avons retrouvé mademoiselle Battu ce qu'elle était, et nous avons applaudi de toutes nos forces à sa réapparition dans le chef-d'œuvre de Bellini, mais nous engageons la jeune cantatrice à ne pas sortir du cercle que la nature a assigné à ses moyens. L'ampleur, la puissance, le mouvement dramatique ne lui conviennent pas. Son organisation ne pourrait s'arranger des situations violentes et des tempêtes de la passion. Sa voix a des séductions irrésistibles, mais seulement lorsque son rôle la place dans son élément, c'est-à-dire sur cette pente fleurie où la jeunesse, la douceur et la sympathie se rencontrent, sans se heurter aux accents sauvages du drame. Mademoiselle Battu est l'interprète de Bellini; elle ferait un *flasco* complet dans les opéras de Verdi et de Meyerbeer. Nous nous permettons, du fond de notre asile obscur, de lui donner ce conseil affectueux.

Nous avons souvent entretenu nos lectrices du théâtre de Bade, qui ne néglige rien pour l'amusement de son public exotique. L'autre jour, c'était une œuvre inédite de M. Gounod : aujourd'hui, c'est une opérette de M. Vivier. Et d'abord connaissez-vous le talent de M. Vivier ? Non, allez-vous me dire, nous savons seulement que c'est un exécutant célèbre dans l'art difficile du cornet à piston ; ce à quoi je vous répondrai, un peu honteuse moi-même, que je ne l'ai jamais entendu. M. Vivier est comme mademoiselle Jenny Lind, un sylphe, un gnome, un follet insaisissable. Depuis New-York jusqu'à Naples, depuis Naples jusqu'à Stoc-

kholm, ces deux noms sont dans toutes les bouches. On raconte mille histoires plus singulières, plus fantastiques, plus impossibles les unes que les autres sur leur génie surhumain, leurs succès universels. On se bat à la porte des théâtres pour obtenir une stalle d'orchestre aux prix de cinq cents francs, quand ces dieux de l'Olympe musical montent sur leur trépid ; on se querelle avec ses parents, on se brouille avec ses amis, on se noie, on se suicide avec le fer ou le poison, quand on n'a pu, au poids de l'or, conquérir un tabouret dans un corridor obscur pour entendre, à travers les trous de serrure, une note de l'une, un son de l'autre ; et pourtant qui, en France, connaît M. Vivier et mademoiselle Jenny Lind ? Ces deux artistes méprisent-ils l'opinion des connaisseurs parisiens, ou plutôt en auraient-ils peur ? En vérité, on serait tenté de le croire quand on songe que, de toutes les capitales du monde civilisé, Paris est celle qui a eu à juger le plus de talents de toutes sortes, celle qui a fait et défit le plus de réputations, celle enfin vers laquelle convergent tous les rayons du soleil de l'art. Quoi qu'il en soit, M. Vivier ne se fait entendre ni dans nos concerts, ni sur nos théâtres. Il a fait représenter à Bade une opérette intitulée : *La Comète de Charles-Quint* dont on raconte des merveilles ; mais il y avait si peu de monde aux eaux, cette année, que nous n'avons pu, malgré toutes nos recherches, découvrir une seule personne qui ait assisté à cette solennité olympienne. Nous ne la mentionnons donc que comme une nouvelle et non comme une analyse.

MARIE LASSAVER.

Economie Domestique

POULET EN CHAUD-FROID.

On prépare une fricassée de poulet ordinaire, et lorsqu'elle est cuite, on en retire les membres pour ajouter à la sauce deux bonnes cuillerées de gelée de viande ; on la fait un peu réduire sur le feu, on la lie avec un morceau de beurre frais, quatre jaunes d'œufs et un jus de citron. On arrange les membres du poulet sur un plat, on les recouvre avec cette sauce, qu'on peut décorer de croûtons, de truffes, de blancs d'œufs durcis, d'olives, etc.

SAUCE AU FUMET DE GIBIER.

Mettez dans une casserole des débris crus de lièvre, lapin de garenne, perdrix, bécasse, un peu de thym, laurier, trois ou quatre oignons, un verre de vin blanc sec. Laissez ce mélange suer sur le feu, et après l'avoir mouillé d'un peu de bouillon, laissez cuire une demi-heure en tenant la casserole couverte. —

Alors on le passe au tamis en soie et on le tient chaud au bain-marie. Cette sauce sert pour les entrées de gibier.

RIZ GLACÉ.

Prenez 1 litre et demi de lait, mettez-le sur le feu, en y ajoutant six cuillerées de riz, 250 grammes de sucre, quatre feuilles de gélatine, et un petit bâton de vanille ; attendez que le riz soit entièrement cuvé, retirez la vanille, ôtez le tout du feu, et faites refroidir pendant une demi-heure. Puis mêlez à ce riz six blancs d'œufs battus en neige, mettez le tout dans un joli moule orné ; couvrez le moule, posez-le renversé dans un saladier où vous aurez mis 3 kilogrammes et demi de glace, entourez le moule de glace, et ayez soin qu'il n'entre pas d'eau dedans. — Laissez glacer une heure avant de servir ; dressez avec soin, et mettez votre entremets sur une serviette placée sur un grand plat. Si on veut orner cet entremets, on peut mettre de petites cerises confites et des morceaux d'angélique dans les dessins formés par le moule.

Correspondance.

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE XI. — 1, Mouchoir élégant avec écusson et C. L. — 2, Écusson avec L. B. enlacés — 3, 4 et 5, Pélerine de jeune fille — 6, G. H. — 7, Écusson pour mouchoir de chasseur — 8, *Léontine* — 9, F. E. — 10, C. H. enlacés — 11, L. M. enlacés — 12, Volant pour robe de mousseline — 13, Large entre-deux pour jupon — 14 et 15, Parure à broder sur toile — 16, Riche écusson avec *Antonine* — 17, J. H. — 18, Riche écusson avec E. A. enlacés — 19 et 20, Parure à broder sur mousseline — 21, Écusson avec S. B. — 22 et 23, Bourse à quêter — 24, Mouchoir avec écusson et A. S. enlacés — 25, G. W.

COTÉ DES PATRONS.

26, Écusson avec J. B. — 27, *Élisa* — 28, L. P. — 29, D. P. — 30, Écusson avec H. C. enlacés — 31, E. F. — 32, M. C. avec couronne — 33, A. L. enlacés — 34, Écusson avec *Flavie* — 35, E. J. enlacés — 36, D. N. — 37, F. G. enlacés — 38, *Jenny* — 39, Écusson avec couronne et B. U. D. enlacés — 40 à 45, Paletot anglais — 46 à 50, Veste syrienne — 51 à 61, Coussin arlequin — 62 à 65, Panier turc — 66 à 68, Bonnet grec — 69 et 70, Porte-cigares.

Jeanne à Florence.

Te souvient-il, Florence, de la route qui passait au pied de la terrasse d'où nous aimions, cet été, à regarder la campagne? Cette route était généralement déserte, excepté le samedi, jour de marché. Une fois cependant — ce n'était point un samedi — le trot d'un cheval me fit avancer la tête; la pauvre bête trainait, à elle toute seule, la famille et, je crois, toute la fortune de l'homme qui conduisait : un bois de lit, une pailasse, deux chaises, une table, et le coffre qui servait de siège à la mère portant, elle, ses deux enfants; tel était l'équipage. « C'est des gens qui se remuent, dit alors la petite pastourelle qui m'accompagnait. »

Ce mot m'est revenu en mémoire ces jours-ci, car à Paris, depuis une quinzaine, on s'est beaucoup remué. Avec le 15 octobre, ont commencé les déménagements *intramuros* auxquels sont venus s'ajouter ceux de la campagne; aussi quels embarras dans les rues, quelle confusion sur les trottoirs et dans les escaliers, que de casse-cou!

C'est que le retour est général : les persiennes, fermées depuis six mois, se rouvrent tout à coup; le marchand de marrons reprend possession de son carrefour, et les moineaux du local abandonné des hirondelles sur les corniches de la place Vendôme. Chacun se case, s'installe, fait provision de bois et de charbon, cherche à conjurer l'approche d'un ennemi trop connu, et à dresser des barrières de tapis et de bourrelets qu'il ne pourra franchir, quelque subtil qu'il se fasse.

Au bois de Boulogne aussi, un emménagement s'est effectué, grâce aux soins de la Société zoologique, qui vient d'y installer les nouveaux pensionnaires qu'elle veut acclimater en France; ce qui sera chose facile si tous les nouveaux venus n'opposent pas plus de résistance que ne l'a fait la tribu des la-

mas. Mis en possession d'un domaine charmant, verdoyant et plantureux, coupé d'eaux vives et de ruisseaux, les bons lamas ont l'air parfaitement heureux et se laissent approcher et caresser avec un abandon, une confiance qui rappellent les relations d'amitié qu'Adam devait avoir, dans le paradis, avec toutes les bêtes de la Création.

Comme le bon exemple est aussi contagieux que le mauvais, les autruches, voisines des lamas, ont déjà modifié leurs allures, d'abord un peu sauvages, et, sans trop de crainte, avancent maintenant la tête, montrant leurs beaux yeux, par-dessus le léger grillage qui les sépare du public. Une seule, d'un naturel moins heureux, met parfois le trouble dans la colonie par sa manière d'être bizarre et tout à fait excentrique. Calme comme ses sœurs quand elle n'a d'autre horizon que la verdure du jardin ou quelques promeneurs modestement vêtus, elle s'élance tout à coup comme une folle, et se livre à la course la plus échevelée, risquant vingt fois pour une de se briser le crâne contre les barrières, aussitôt que son regard est frappé par une couleur éclatante, un bijou qui reluit au soleil, un uniforme ou un ruban rouge. Ce qui me porte à croire que, si la médecine ne peut rien à cette affection étrange, l'approche des autruches sera interdite aux militaires, aux enfants portant bas rouges, et aussi à tous les honorables membres de la Légion d'honneur dont la boutonnière sera trop largement ornée.

Quant à la race galline, jamais elle ne se vit à pareille fête, et n'habita des demeures si splendides, à moins que ce ne fût au temps et au lieu où l'on élevait des palais aux crocodiles. Le monument, qu'il m'est interdit, — vu l'étendue de ses proportions et la sévérité de son style, — de nommer *poulailler* (messieurs les grammairiens, inventez vite un mot

plus noble), la *poulerie*, si tu veux, est un vaste hémicycle qui ne serait nullement déplacé au Père-Lachaise. Une pensée profonde se cache-t-elle sous ce détail d'architecture? A-t-on voulu rappeler à des idées sérieuses les poulettes à l'humeur légère qui secouent si coquettement leur tête empanachée, ou bien la leçon est-elle pour le visiteur que fait réfléchir le contraste de ces palais, et du sort qui attend les habitants? Je ne sais pas trop; ce dont je suis sûr, c'est que la vue de l'hémicycle m'a rappelé la solennité que l'église célèbre le lendemain de la Toussaint, et la visite dont la piété fait un devoir à tout ce qui porte nom d'homme. C'était au moins un mérite d'actualité.

Il est donc vrai, ma chère Florence, que nous voici au 1^{er} novembre, et qu'il nous faut dire adieu au soleil, qui nous a si peu visités cette année, et bonjour à l'hiver qui, sans notre consentement, a depuis longtemps pris droit de cité dans notre pauvre Paris. Que faire contre un si triste état de choses?

Oh! je l'entends, ma sage Florence, et sais d'avance ce que tu vas me répondre : Le meilleur moyen d'oublier les rigueurs d'une vilaine saison, c'est de penser à cette classe nombreuse de déshérités auxquels l'hiver n'apporte pas seulement le froid, l'obscurité, mais aussi la misère et son effroyable cortège. Non, je ne me plaindrai pas, amie, mais quand j'aurai froid, je porterai du bois à cette famille d'ouvriers dont j'aperçois, de ma fenêtre, l'intérieur désolé; quand je serai triste, j'irai visiter cette pauvre femme qui vient de perdre, en sa fille, son unique soutien. La charité n'est-elle pas le vrai soleil des âmes, et ne trouve-t-on pas dans le soulagement qu'on apporte aux douleurs d'autrui la force de supporter celles qu'il plaît à Dieu de nous envoyer?

Diras-tu encore que Jeanne est une petite folle? J'espère que, tout au contraire, tu me rendras justice, et me déclareras, de plus, une fille tout à fait laborieuse, quand j'aurai exhibé les richesses dont nos planches sont aujourd'hui couvertes. A l'œuvre donc!

COTÉ DES DES BRODERIES.

1, MOUCHOIR ÉLÉGANT à broder sur batiste fine, au plumetis et au point de sable. — Ce dessin peut être simplifié si l'on supprime les bouquets, conservant seulement le feston avec les fleurettes et la bordure qui le surmonte. — Ecusson avec C. L. anglaise, plumetis.

2, ECUSSON SIMPLE, avec L. B. enlacés, anglaise, plumetis et point de sable ou broderie à la minute.

3, 4 et 5, PÈLERINE DE JEUNE FILLE à broder sur mousseline au plumetis ou au feston léger.

3, Devant.

4, Dos.

5, Garniture.

On peut remplacer la garniture, qui doit être légèrement froncée, par une petite guipure. Autour du cou la même guipure, ou une ruche de tulle de soie.

A celles de nos amies qui n'auraient pas le temps d'exécuter la broderie, nous conseillons de faire cette pèlerine en tarlatane, couvrant la partie occupée sur la planche par la broderie, d'une ruche à la vieille, également en tarlatane, ou d'une bande plissée à très-

petits plis, ruche ou bande dont les plis seraient retenus par un velours extrêmement étroit.

6, G. H., gothique, plumetis.

7, ECUSSON pour mouchoir de chasseur, plumetis et point de sable.

8, *Léontine*, romaine fleurie, plumetis et point de sable.

9, F. E., anglaise ornée, plumetis ou feston.

10, C. H. enlacés, anglaise, plumetis.

11, L. M. enlacés, anglaise riche, plumetis et point de sable.

12, VOLANTS pour robe de mousseline. (Retourner la planche pour voir à leur place le numéro et les volants.)

Le dessin indique la disposition des volants, la distance qu'il faut laisser entre eux.

Pour petite fille, les quatre volants marqués sur la planche (le dernier n'est pas donné dans son entier) suffisent amplement; pour une robe de jeune fille, le nombre de volants varie de six à dix, selon la hauteur qu'on veut leur donner.

Le même dessin sert pour les garnitures des manches et du corsage.

13, Large ENTRE-DEUX à broder au-dessus de l'ourlet d'un jupon ou d'une robe d'enfant, plumetis ou broderie anglaise.

14 et 15, PARURE à broder sur toile ou sur nansouk double, plumetis et point de sable.

16, Riche ECUSSON avec *Antonine*, anglaise, plumetis et point de sable.

17, J. H., anglaise, feston.

18, Riche ECUSSON avec E. A. enlacés, anglaise, plumetis et point de sable.

19 et 20, PARURE dite *boutons de rose*, à broder sur mousseline au plumetis et point de sable, ou bien en fine application de nansouk sur tulle d'Alençon.

21, ECUSSON facile avec S. B. gothique, cordonnet et feston.

22 et 23, BOURSE à quêter en velours ou en drap, avec soutache de couleur ou fil d'or. Nous avons vu, chez M^{me} Legras, cette bourse montée; elle était en velours cramoisi, soutaché d'or, et produisait un charmant effet.

La monture de cette bourse est fort simple; quand le dessin est soutaché, taillez, en peau blanche, un rond de même grandeur; puis, en carton, un autre rond plus petit qui formera le fond de la bourse, et devra occuper la partie centrale du dessin, jusqu'au motif qui forme le tour de la bourse.

Le carton doit être introduit entre le velours et la peau blanche, et retenu par quelques points.

Rentrez dans l'intérieur les bords du velours et de la peau blanche; couvrez d'une soutache d'or le point d'intersection; puis, faites au-dessus de chaque dent du dessin, de trois en trois centimètres à peu près, des œillets dans lesquels vous passez une torsade terminée par des glands, laquelle sert à fermer la bourse.

Le n^o 23 indique l'effet de la bourse ainsi montée.

24, MOUCHOIR avec ecusson et S. A. enlacés, plumetis et point de sable.

25, G. W., anglaise, feston.

COTÉ DES PATRONS.

26, ECUSSON avec J. B., anglaise, plumetis.

27, *Elisa*, anglaise, plumetis.

- 28, L. P., gothique, point de poste.
 29, D. P., anglaise, plumetis.
 30, Ecusson avec H. C. enlacés, anglaise, plumetis, et point de sable.
 31, E. F., gothique, plumetis.
 32, M. C., avec couronne, gothique fleurie, plumetis.
 33, A. L. enlacés, anglaise, plumetis.
 34, Ecusson avec *Flavie*, anglaise, plumetis.
 35, E. J. enlacés, anglaise, feston et plumetis.
 36, D. N., gothique, plumetis.
 37, F. G. enlacés, anglaise, plumetis.
 38, *Jenny*, anglaise, plumetis.
 39, Ecusson avec couronne et B. U. D. enlacés, anglaise, feston, plumetis et point de sable.
 40 à 45, PALETOT ANGLAIS.

40, Devant.

41, Dos.

42, Manche.

43, Collet.

44, Croquis du paletot un peu ouvert.

45, Croquis du paletot boutonné.

Ce vêtement, aussi commode que simple d'exécution, se fait en drap (2^m60 à 2^m70), et se borde à cheval d'un ruban de laine ou d'un lacet de soie, ou bien se garnit d'astrakan.

La partie du devant (n° 40) comprise entre les lettres F G H et H' doit être doublée en levantine, afin de pouvoir ouvrir le paletot comme il l'est au n° 44.

La poche (n° 40 bis) est rapportée, c'est-à-dire que la partie comprise entre les lettres I J K, et qui est indiquée par une ligne ponctuée, doit-êtré cousue à l'envers.

Une fente doit être pratiquée sur la ligne L M pour permettre de passer la main dans la poche. La patte (40 ter) est un morceau rapporté, bordé à cheval comme le paletot, et qui cache l'ouverture de la poche.

Ainsi que l'indiquent les croquis, 10 boutons (cinq sur chaque côté) doivent être cousus sur les devants. Le cinquième bouton doit être cousu à côté du G.

46 à 50, VESTE SYRIENNE.

46, Devant.

47, Dos.

48, Côté du dos.

49, Manche.

50, Croquis de la veste syrienne.

Les motifs du corsage et des manches peuvent s'exécuter en soutache noire ou de couleur, ou avec un agrément de passementerie.

Cette veste se fait en cachemire, en drap ou en velours, et se borde à cheval d'un ruban ou d'un lacet.

51 à 61, COUSSIN ARLEQUIN.

Ce coussin, qui permet d'utiliser tous les restes de drap, se compose, ainsi que l'indique le croquis n° 61, de 9 rangs de morceaux ou *pattes* dont les patrons sont donnés du n° 52 au n° 60. Le nombre des morceaux varie à chaque rang, comme l'indique chaque patron.

Le n° 51, qu'on place sur le milieu du coussin, y est fixé par un gros bouton en drap de même couleur.

Les nuances dépendent des ressources dont on peut disposer; on peut les varier à chaque rang: rouge, bleu, jaune, gris, vert, etc.

Autour de chacun des morceaux, on doit faire en laine un feston très-lâche, c'est-à-dire que les points

doivent être espacés, ce qui se fait beaucoup plus vite que le feston ordinaire.

Pour cette bordure, on peut utiliser tous les restes de laine, variant les couleurs de la bordure, comme on l'entendra: la symétrie n'est nullement nécessaire.

Quand tous les morceaux sont taillés et festonnés, on taille deux ronds en percaline, l'un de 30 centimètres de diamètre, et l'autre de 60.

On les réunit aux trois quarts par un surjet, puis on remplit de plume, de crin ou de varech; on achève le surjet, et il ne reste plus qu'à coudre les rangs des pattes, en contrariant les morceaux, comme on le voit au n° 61.

L'effet de ce coussin est extrêmement heureux.

62 à 63, PANIER TURC. — Ce joli panier, création de madame Legras, et qui peut indifféremment servir de corbeille à ouvrage ou de corbeille de bureau, est de couleur foncée, et doit être orné, comme l'indique le n° 65, de lambrequins de drap, brodés au point de chaînette.

Pour le tour du panier, il faut trois lambrequins pareils au n° 62, et pour le dessus, quatre semblables au n° 63.

Le n° 64 est une agrafe, également en drap, qui sert à rattacher entre eux les lambrequins. Il faut quatre agrafes pour le panier: une sur le milieu du dessus, et trois pour le tour.

La corbeille que nous avons vue chez madame Legras, et que nous engageons vivement nos amies à aller voir elles-mêmes, était ornée de la manière suivante:

Les trois grands lambrequins (n° 62) étaient rouge, noir, bleu. Lambrequin rouge: tous les encadrements en soutache ou ganse lisse *jaune*, *couponnée* de noir (c'est-à-dire retenue de distance en distance par un point à cheval en cordonnet noir). Au deuxième encadrement, indépendamment de ces points à cheval, il y avait, également en cordonnet noir, des points croisés qu'indique le dessin de la planche.

Les contours des palmes en ganse lisse ou en soutache *jaune*, *couponnée* de noir.

Les motifs de la bordure (petits carrés) au point de chaînette en soie de *deux verts*.

Les motifs de l'intérieur des palmes *bleu* et *orange*.

Le motif entre les palmes était, sur chaque lambrequin, de couleurs variées tranchant avec celles déjà employées.

Lambrequin noir: encadrement *jaune* couponné de *blanc*, palmes *groseille* couponnées de *bleu*, motifs de la bordure de *deux rouges*; motifs des palmes *vert* et *orange*.

Lambrequin bleu: encadrement *jaune* couponné de rouge, palmes *blanches* couponnées de noir; motifs de la bordure de *deux orange*; motifs des palmes *blanc* et *cerise*.

Les quatre lambrequins du dessus étaient rouge, noir, rouge, bleu, rappelant, en diminutif, la disposition des grands de la même couleur. Les quatre agrafes étaient en drap blanc, bordées de ganse noire, le milieu brodé au passé en soies de toutes les couleurs, rappelant les lambrequins.

Il est bien entendu que l'on peut substituer aux nuances indiquées toutes celles dont on pourra disposer, madame Legras ayant eu surtout pour but, en créant ce charmant travail, de permettre à nos amies

d'utiliser tous leurs restes de drap, de soie, de soutache, de ganse, de cordonnet, et même de laine, car, à défaut de ganse lisse, on pourrait jeter une laine qui serait retenue de distance en distance par le point à cheval dont nous avons parlé.

66 à 68, BONNET GREC à soutacher sur velours, sur drap, sur cachemire ou sur cuir. On peut substituer à la soutache une torsade d'or et un agrément en soie, comme le porte le dessin n° 66.

Le 67 est le rond du bonnet.

Le n° 68 le bonnet monté.

69 et 70, PORTE-CIGARES à broder sur cuir de Russie.

L'intérieur des losanges est en velours grenat, avec des perles noires autour. Une soutache d'or sépare les losanges. Ce porte-cigares se trouve tout échantillonné chez madame Legras.

MODES.

Savez-vous, mes chères enfants, quelle est la partie de votre toilette à laquelle vous devez, cet hiver, apporter le plus de soin ?

Celles d'entre vous qui me connaissent de longue date vont répondre avec assurance : La lingerie et la chaussure.

Vous n'avez pas tort, mais vous n'avez pas tout dit. Je vous ai tant de fois répété que la lingerie simple, mais fine, est de rigueur, que je préfère un col de toile tout uni à un col de mousseline grossièrement brodé ; que, de plus, il est interdit à une jeune fille comme il faut de porter des chaussures mal faites, que je suis tout à fait tranquille à cet égard.

Mais il est un point sur lequel j'ai moins insisté jusqu'ici, et qu'il nous faut absolument traiter aujourd'hui, parce qu'il est devenu le point capital : je veux parler du *jupon*, question fort complexe, comme vous allez voir.

Nous ne sommes plus au temps où, d'une vieille robe, on faisait un jupon, en ne faisant subir à la première d'autre métamorphose que de la raccourcir. Il n'était pas rare alors de voir, sous une belle robe, un jupon écossais aux couleurs fort altérées, ou bien un autre dont les nombreux surjets attestaient au moins une longue patience.

Depuis que le macadam est venu faire de Paris une ville aux boues éternelles, il est bien reconnu que le jupon est, de toutes les parties de la toilette, celle qui attire le plus les regards : de là les soins dont il est l'objet.

Je vous ai parlé, cet été, du jupon laitière à raies blanches et noires si commode pour voyager : toutes vous l'avez adopté, ainsi que la *cape-empire* de M^{me} Fouqueteau, si souple, si légère et si solide que vous la rapportez sans qu'elle ait subi la plus légère avarie, au milieu de vos excursions sans nombre et des exercices plus ou moins violents auxquels vous vous êtes livrées au sein des montagnes.

Pour cet hiver tout est prévu, et si vous voulez faire à la maison Fouqueteau, 13, rue de Mulhouse, la visite que j'y ai faite, vous en reviendrez parfaitement éclairées sur ce chapitre.

Le règne de la *cape* est loin de toucher à sa fin ; aussi chaque jour lui apporte-t-il un nouveau perfectionnement. Toujours mince du haut, elle forme de plus en plus la queue, et donne à la robe la plus simple un cachet parfait d'élégance.

Dessous, vous mettez un jupon en flanelle rouge ou blanche, piqué et bordé de velours. Dessus, un jupon noir en taffetas ou en alpaga, également piqué et ouaté, et vous pourrez ainsi braver les rigueurs de l'hiver, et relever vos robes sans craindre les critiques.

Pour le dernier jupon, vous pouvez utiliser les jupes de taffetas noir devenues trop courtes, ou d'autres en tissu de laine que vous ferez teindre en noir, bien entendu.

Tel est le mode de *juponnage* le plus commode et celui que je vous conseille ; mais il en est un autre qui consiste à mettre la cage sur tous les jupons, immédiatement sous la robe. Ces dernières cages sont recouvertes d'un tissu de laine rayé, et garnies dans le bas d'une ruche de même étoffe, et quelquefois de deux.

— Et de la robe, ne nous direz-vous rien ?

— Si fait, mes belles demoiselles. Les étoffes d'hiver, reps, épinglé, côteline, sont fort épaisses, unies, rayées en long ou à semés.

Je vous conseille des façons très-simples pour les robes de ville que doit cacher le paletot, qui est presque l'unique pardessus de cet hiver. Sur le corsage rond et plat, vous pouvez ajouter une berthe, des épaulettes ou une suisse, ornements en point d'Espagne, que vous trouverez à la *Ville de Lyon*, ou seulement une garniture de boutons milanais assortis à la robe.

Pour les coins de feu, zouaves ou autres, je vous recommande d'autres ornements tout faits qui remplacent avec avantage les broderies en soutache.

Pour robe habillée, la ceinture à longs bouts en taffetas ou en velours est indispensable.

Quant aux toilettes de soirée, nous en parlerons le mois prochain.

La forme des chapeaux n'a guère subi de modifications ; nous en avons vu plusieurs chez madame Richebraque (24, rue Feydeau), dont nous allons donner le détail :

Capote de jeune fille (demi-toilette) en taffetas noir. Passe très-haute coulisée, terminée par un petit volant tombant sur la calotte. Rond noir. Bavolet de taffetas noir, doublé de taffetas vert. — Calotte claire en tulle noir et blanc sur laquelle sont posées des coques de rubans de taffetas vert (n° 12), quatre coques de chaque côté et quatre sur le milieu ; ces dernières réunies par une agrafe également en ruban ; deux brides de taffetas vert traversent les coques de chaque côté, et viennent se nouer sur les brides noires du chapeau. Quatre coques de taffetas vert, posées au milieu d'un bandeau de même couleur, forment l'intérieur.

Au taffetas vert on peut substituer du velours.

Chapeau de jeune fille en taffetas blanc piqué. Chapeau tendu, bavolet en velours bleu de Chine. Un pouff ou gros chou en velours bleu, entouré de dentelle noire, est posé très-haut sur le bord de la passe. L'intérieur est formé d'une grosse ruche de tulle bordée de velours bleu.

Brides blanches.

Chapeau de jeune femme. Passe claire, couverte d'une haute dentelle noire. Rond et bandeau de calotte en velours violette de Parme. Bavolet en velours noir. Sur le sommet de la calotte, un coquillé de blondes blanches dans lequel sont placées deux

coques de velours noir. L'intérieur est formé d'une torsade de velours entremêlée de blondes blanches. Brides violette de Parme.

Pour une de vos mamans, nous avons vu un chapeau de velours noir avec bavolet en velours pivoine. Un bouillonné en velours de même couleur est posé à gauche de la passe, et est un peu rejeté dans l'intérieur, dont il forme l'ornement. Deux plumes noires partent du haut du bouillonné, garnissent la partie supérieure de la passe, et retombent à droite. Dessous, une torsade mélangée de coques de velours noir et de velours pivoine. Brides noires.

A ces détails, ajoutons la description des coiffures de la même maison :

Une coiffure en velours noir et plumes blanches. Un gros nœud de velours sur le sommet de la passe, un autre derrière; ces nœuds sont reliés entre eux par deux plumes qui garnissent les côtés de la tête.

Une autre coiffure en tulle de Lyon, formant pouff. Une barrette de velours noir avec touffe de roses sur le côté.

Pour jeune fille nous ne savons rien de mieux qu'un ruban lamé or ou argent passé dans les cheveux, noué derrière, et retombant en longs bouts enroulés. Sur le côté ou sur le sommet de la tête, on peut ajouter un bouquet de myosotis ou de boutons de roses.

Le chapeau de petite fille le plus élégant et le plus seyant est le chapeau Marie Tudor, en velours noir, à bords très-hauts, avec plume rouge ou blanche.

Pour petit garçon la coiffure russe en velours, ou le feutre, ou la casquette; celle-ci doit être pareille au vêtement, velours, popeline ou drap.

Nous avons vu un gentil costume en popeline bleue, veste et pantalon de matelot; la veste soutachée et le pantalon sont garnis de boutons sur le côté. Dessous, un gilet blanc.

Un autre en velours, composé d'une blouse et d'un pantalon bouffant retenu au genou, avec guêtres de drap.

Comme pardessus, pour les deux sexes, le paletot est le vêtement le plus commode. La maison Leclerc fait aussi, pour petite fille, un charmant vêtement, espèce de casaque demi-ajustée en drap ou en velours.

Deux mots, maintenant, de lingerie, à propos du trousseau de M^{me} Gillard, dont nous avons promis de vous parler.

Les chemises de nuit étaient en percale garnie de bandes festonnées placées entre plusieurs rangs de petits plis. Les manchettes et le col étaient arrondis et garnis comme les chemises.

D'autres avaient un col droit surmonté de plissés; la manche, assez large pour passer la main, était garnie de plissés retombant sur la main.

Les camisoles, en percale ou en toile fine, avec entre-deux et petits plis, les unes à manches ajustées au poignet, d'autres à manches larges, ornées d'un ruché à la vieille en nansouk.

Les chemises, en toile avec poignet brodé surmonté d'une petite valenciennne.

Les jupons à plis nombreux, quelques-uns brodés au-dessus de l'ourlet, d'autres à volants tuyautés, d'autres, enfin, bordés de valenciennne.

La robe de chambre en cachemire pensée, garnie devant, du haut en bas, de revers piqués en taffetas mauve. La pèlerine également garnie de taffetas.

Les manches en nansouk ou en organdi avaient des poignets en toile brodée. Le col pareil.

Ajoutons à ce qui précède : les parures de mousseline; une autre en point d'Alençon; une fanchon de dentelle noire et blanche, garnie de pompons de dentelle mélangée; une résille de guipure avec chou de velours lilas; un bonnet d'organdi, forme ronde, avec deux entre-deux dans la longueur du bonnet, et des brides très-larges et flottantes. Puis, une robe de mousseline à pois, doublée de taffetas mauve, avec larges manches bordées d'une chicorée mauve très-légère. Enfin, la robe de la mariée en organdi, à douze volants terminés par de larges ourlets, sur lesquels étaient des ruches de tulle; c'était simple et tout à fait charmant pour une jeune fille qui se mariait à la campagne par un beau jour de soleil.

N'oublions pas le linge de table avec chiffre brodé au coin; ni les taies d'oreiller, garnies de bandes plissées ou de bandes en mousseline à pois.

Maintenant, chères amies, je vous conseille d'aller voir, rue de Rivoli, 214, des voiles de fauteuil, en tulle de Bruxelles, brodés au plumetis; c'est une élégante nouveauté dont nous reparlerons.

Nous vous donnerons aussi l'explication du nouveau travail dit *crochet ananas*, avec lequel vous confectionnerez de charmantes couvertures, tapis, coussins, etc.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilette de jeune femme. — Robe de taffetas avec bouquets pompadour, jupe à deux bouillonnés qui tombent en simulant des volants, et viennent se croiser devant en formant un x.

Corsage montant, plat, rond, orné d'un bouillonné formant pèlerine. — Manches pagodes garnies d'un bouillonné, et dont les plis sont retenus par un long nœud de taffetas.

Chapeau de velours impérial avec ornement de dentelle sur le côté. — Bandeau de velours.

Toilette de jeune fille. — Robe de grenadine, ornée de six rangs de volants tuyautés. Corsage grec, froncé du bas, orné devant de trois gros tuyaux retenus dans le haut, jockey gaufré. — Manches de tulle. — Ceinture à longs bouts — Rose dans les cheveux.

Toilette de petit garçon. — Blouse et pantalon de drap ornés de velours : la blouse ferme sur le côté. Casquette de drap de même couleur.

EXPLICATION DE L'ÉCRAN.

Ce joli écran chinois, qui aura son pendant le mois prochain, n'exigera pas un long travail : il suffit d'en découper les contours en suivant la ligne noire, puis de le coller sur du carton Bristol, ou bien sur du taffetas léger, ce qui donnerait à l'écran plus de légèreté et de transparence : dans le premier cas, il suffit de coller autour une étroite bande de papier doré; dans le second, il est nécessaire d'entourer le taffetas d'un laiton qu'on recouvre aussi de papier doré.

Les habiles pourront tenter un travail plus délicat : ce serait de découper tous les motifs et de les appliquer sur le taffetas dont nous parlions tout à l'heure. — La suppression du fond de papier donnera à l'écran une plus grande transparence.

Mosaïque

CURIOSITÉS HISTORIQUES

PATRONS DES CORPORATIONS.

Orfèvres, serruriers, maréchaux,	saint Éloi.
Carriers, plâtriers, pierriers,	saint Blaise.
Jardiniers,	saint Fiacre.
Charpentiers, menuisiers,	saint Joseph.
Vitriers,	saint Marc.
Imprimeurs, compositeurs,	saint Jean-Porte-Latine.
Chirurgiens,	saint Côme.
Peintres,	saint Luc.
Brasseurs,	saint Amand.
Boulangers,	saint Honoré.
Ciriers,	saint Nicolas.
Mégissiers,	saint Jean Baptiste.
Cordonniers,	saint Crépin.
Tailleurs,	sainte Lucie.
Teinturiers,	saint Maurice.
Cordiers,	saint Paul.
Musiciens,	sainte Cécile.
Bonnetiers,	saint Sever.
Tapissiers,	saint François.
Cardeurs, foulons,	la sainte Vierge.
Bouchers,	le Saint-Sacrement.

LES GRACES.

Étéocle, roi d'Orchomène, fut le premier qui éleva des autels aux trois Grâces. Les anciens les disaient filles de Jupiter et d'Eurynome; ils les appelaient Thalie, Euphrosine et Aglaé. On les représentait tenant à la main, l'une une branche de roses, l'autre un rameau, la troisième des dés à jouer. La Persuasion les suivait toujours. On plaçait leur autel dans le temple de Mercure, parce qu'on pensait que le dieu de l'éloquence ne pouvait se passer de leur secours, et aussi pour la même raison, dans le temple des Muses. Elles présidaient aux bienfaits, et les habitants de la Chersonèse, ayant reçu des secours des Athéniens, élevèrent un autel avec cette inscription : *A celle des Grâces qui préside à la reconnaissance.*

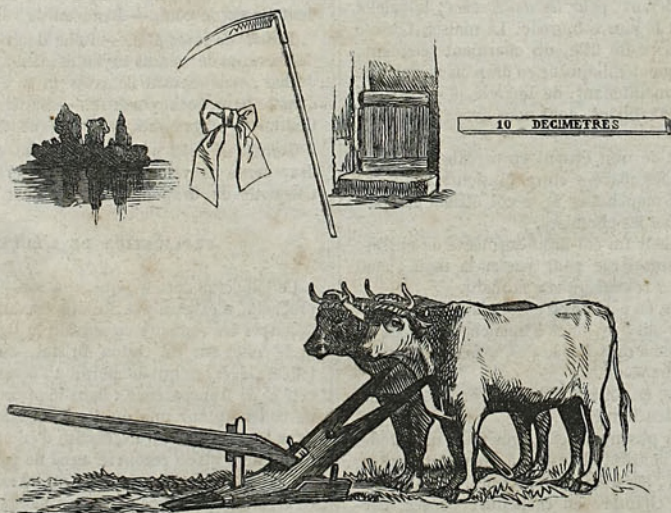
CHARADE.

Actif et patient, d'une audace profonde,
Vivant partout : sur terre, en la terre et dans l'onde,
Mon premier est un animal
Qui fait moins de bien que de mal.
Mon dernier dans les champs ranime la verdure,
Et mon tout aux jardins donne un air de parure.

Mot du Logogriphe de Septembre : NONCE — ONCE.

EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE : A cheval donné, on ne regarde pas les dents.

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.